

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



GEORGE TOWN ZAIR



LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF

G

GUSTAVE EN DALÉCARLIE,
OU
LES MINEURS SUÉDOIS,
ANECDOTE HISTORIQUE.



Pièces nouvelles.

Ma Tante Aurore, opéra, sifflé en trois actes, applaudi en deux, et malgré cela imprimé en trois.	1 l. 10 s.
Tableau des Sabines, en un acte.	1 l. 4 s.
La Prisonnière, en un acte.	1 l. 4 s.
Comment Faire, parodie de Misanthropie et Repentir, en un acte.	1 l. 4 s.
Le Père d'Occasion, en un acte et en prose.	1 l. 4 s.

Le même libraire tient un assortiment complet de pièces de théâtre.

GUSTAVE EN DALÉCARLIE,

O U

LES MINEURS SUÉDOIS,

ANECDOTE HISTORIQUE

EN CINQ ACTES, EN PROSE.

PAR H. J. F. LAMARTELIÈRE,

Auteur de ROBERT, CHEF DE BRIGANDS, etc.

Prix, 1 liv. 10 sous.



A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière
le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. — 1803.

AVIS AUX DIRECTEURS.

Pour faciliter la mise de cet ouvrage dans les départemens , on a fait imprimer les positions de tous les personnages qui se trouvent placés sur le théâtre dans le même ordre qu'ils sont écrits en titre de chaque scène : celui dont le nom est écrit le premier, a son interlocuteur à sa gauche, ainsi des autres. Au moyen de ces indications et des tableaux qu'on y a figurés, la pièce peut être montée en peu de jours.

Nota. Pour des raisons qu'il est inutile de déduire, cette pièce n'a été représentée, à Paris, que sous le titre des *Mineurs Suédois*.

PERSONNAGES, COSTUMES ET EMPLOIS.

- GUSTAVE.** Au premier acte, habit de mineur dalécarlien, c'est-à-dire une veste et pantalon de serge ou drap commun, taillé à la hussarde, sans ornemens, bottines communes; au second acte et les autres, habit d'officier suédois, avec bottines à glands, à peu près la même mise que Lowinskidans Lodoïska. *Premier rôle.*
M. BEAUPRÉ.
- EDGARD,** mineur, fils de Toberne et frère d'Alfred. Au premier acte, habit de mineur; au second acte et autres, manteau; au cinquième, pistolets et sabre. *Fort, jeune premier.*
M. MASSON.
- OTHON,** général de Christiern, homme loyal et galant, habit danois très-riche; même costume que Boleslas, cependant moins sérieux. *Grand, 3e rôle.*
M. DEVILLIERS.
- LE GOUVERNEUR** des mines, même habit qu'Othon, un peu moins riche. *Raisonné, 2e père.*
M. FOLLANGES.
- PETERS,** ancien serviteur de Gustave, homme adroit, intrépide, intrigant pour délivrer Gustave, auquel il est très-attaché. Au premier acte, habit riche comme les précédens, mais d'une couleur; au second et autres, le costume d'Albert dans Lodoïska. *Premier comique.*
M. GABRIEL.
- TOBERNE,** vieillard respectable, franc et loyal, ancien militaire, père d'Alfred, costume de simple cultivateur suédois. *Père noble.*
M. DUSSAUX.
- ALFRED,** fils de Toberne, et frère d'Edgard, capitaine d'une compagnie de chasseurs danois, habit comme les précédens. *Jeune 1er, 2e rôle.*
M. SIDONIS.
- SIGBALD,** lieutenant d'Alfred, habit comme Alfred, couleur et galons de même. *3e Amoureux.*
M. POLLIN.

Suite des personnages, costumes et emplois.

MARKOF, inspecteur des mines, caractère brusque, souple devant ses supérieurs, et dur avec ceux qu'il mène, costume comme les autres, mais beaucoup plus sombre, grandes moustaches, un crochet à son habit pour un paquet de clefs, un bâton à la main, et un cornet à bouquin pendant à sa ceinture, duquel il se sert pour appeler les mineurs aux travaux.

Manteau.

M. CARTIGNI.

JAK, mineur. Au premier acte, habit de mineur; au cinquième, manteau, toque, sabre et pistolets.

Accessoire.

UN CHASSEUR suédois, pareil costume qu'Alfred, sans autres galons qu'en fil.

Personnage muet.

LÉONIE, épouse de Gustave, une tunique blanche; brodée en argent, garnie d'un velours noir par le bas, manches pareilles, une espèce de petit doliman ouvert par le bas, allant jusqu'à mi-jambe, fermé par une ceinture un peu riche; il doit être galonné en argent et bordé de fourrure noire, comme les manteaux des hommes, mais sans manches, petite toque sur la tête, de même couleur que le manteau, bordé de même.

1^{er} rôle jeune.

M. PELLETIER.

UN ENFANT de quatre à cinq ans, petit costume suédois, sans manteau.

MINEURS.

CHASSEURS D'OTHON.

DALÉCARLIENS.

La scène se passe dans la Dalécarlie.

GUSTAVE EN DALECARLIE,

O U

LES MINEURS SUÉDOIS,

A N E C D O T E.

A C T E P R E M I E R.

Le théâtre représente l'intérieur des mines de la Dalécarlie en Suède : on voit des échelles dressées contre des terrasses, des paniers suspendus en l'air, et tout ce qui concerne le travail des mines ; grand nombre de personnes y sont occupées ; escalier ou montagne dans le fond, d'où descendent les acteurs.

S C È N E P R E M I È R E.

EDGARD, GUSTAVE, JAK.

(Gustave sur le devant, travaillant par intervalle ; Edgard à quelque distance, travaillant de même ; Markof se promenant de côté et d'autre, surveillant les travailleurs.)

G U S T A V E.

Pas un mot de mon épouse... de mon enfant!... pas un mot de Péters, toujours si fidèle, si attaché à son maître ! Séparé de tout ce que j'ai de plus cher au monde, poursuivi, fugitif, sans secours, sans amis, condamné à ne voir que des malheureux, à travailler avec eux dans ces gouffres pour en extraire un métal qui ne sert qu'à acheter ou à payer le crime...

MARKOF, *d'une voix rude, et venant à sa gauche.*
Travaille... tu feras tes réflexions une autre fois.

GUSTAVE.

Dis-moi donc, barbare ! pourquoi suis-je ici ?

MARKOF.

Par ce qu'on t'y a mis.

GUSTAVE.

Pour quel crime ?

MARKOF.

Est-ce que cela me regarde ? Vous surveiller et vous bâtonner quand cela se trouve, voilà toute ma besogne. Je ne me mêle pas du reste.

GUSTAVE.

Tu as le cœur bien cruel, ou l'âme bien basse pour te charger du soin de tourmenter ainsi tes semblables !

MARKOF.

Mes semblables ! N'êtes-vous pas Suédois ?

GUSTAVE.

Suédois ou Danois, nous sommes des hommes... qui te valent.

MARKOF.

Je crois que tu raisonnes !

GUSTAVE.

Raisonner avec toi !

MARKOF, *le bâton levé.*

Ah ! tu fais le mutin !

GUSTAVE, *en défense.*

Ne frappe pas, ou je t'extermine.

MARKOF *va pour le frapper.*

Misérable !

(Pendant qu'ils se menacent, on entend le bruit d'une trompette. Edgard se jette entre Gustave et Markof.)

EDGARD, *à Markof (Il passe entre Gustave et Markof.)*

Arrête ! la trompette sonne : voici le signal du repos, tu n'as plus droit de le frapper.

JAK, *à la tête des mineurs qui sont accourus. (A Markof.)*

Tu n'as plus droit de le frapper.

M A R K O F.

Soit : il n'aura rien perdu pour attendre.

E D G A R D, à Markof.

Pourquoi donc, par ta brutalité, rendre plus odieux encore l'emploi déjà si méprisable que tu exerces ici ?

J A K.

Pourquoi ? parce que la bassesse et la méchanceté sont presque toujours de compagnie.

M A R K O F.

Courage : mon tour viendra.

E D G A R D (*Il a passé naturellement à sa première place.*)

Il passera aussi. Patience, camarades ; le commissaire qui doit prononcer sur nos réclamations est en route, nous l'attendons aujourd'hui. (*A Markof.*) Toi, songe qu'il y a une justice pour tout le monde, quoiqu'elle ne vienne jamais assez tôt pour tes pareils.

(*Markof sort en lui faisant un geste de menace.*)

S C È N E I I.

E D G A R D, G U S T A V E, sur le devant.

(*Les mineurs, groupés dans le fond, sont couchés ou s'entretiennent.*)

G U S T A V E.

Pourquoi t'exposer pour moi à la colère de ce barbare ?

E D G A R D.

Je fais ma besogne. Puis, n'est-il pas juste que nous ayons au moins la consolation de leur dire de tems en tems quelque bonne vérité ? Ils n'en deviennent pas meilleurs ; mais cela soulage. (*Avec un regard observateur.*) Dis-moi donc, ce vêtement ne te sied pas.

G U S T A V E, embarrassé.

Que veux-tu dire ?

E D G A R D, vivement.

Ne crains rien : depuis plusieurs jours je t'examine ; tes traits ne me sont pas inconnus, tu as occupé quelque poste à la cour.

G U S T A V E , avec un trouble croissant.

Serais-je reconnu ! (*Haut.*) Pourquoi cette question ?

E D G A R D .

C'est que j'y ai trouvé un honnête homme , et cet homme te ressemblait... Ne te souvient-il plus d'un certain braconnier condamné à dix ans de fers , et dont tu obtins la grâce ?

G U S T A V E , le considérant.

La grâce d'un braconnier ! Hé bien ?

E D G A R D .

Ce braconnier c'est moi , et toi le brave homme dont je parle. Je ne puis reconnaître ce bienfait ; mais je t'en offre le souvenir , parce qu'il est consolant dans le malheur de pouvoir se rappeler le bien qu'on a fait dans la prospérité.

G U S T A V E .

Et quel nouveau délit t'a conduit ici ?

E D G A R D .

L'envie de servir Gustave. Le hasard m'avait rangé d'abord sous les drapeaux de Christiern : Gustave nous vainquit sous les murs de Stockholm : j'étais blessé , il me fit guérir ; j'étais prisonnier , il me rendit la liberté. Tant de bonté , de grandeur d'ame , me déterminèrent à le choisir pour mon héros. Cependant le bruit se répand que ce même Gustave , échappé des prisons de Copenhague , où il était retenu comme otage , a pénétré dans les montagnes de la Dalécarlie , que sa tête est mise à prix. Je veux voir mon bienfaiteur , partager ses périls : j'arrive ; mais déjà les troupes danoises occupaient tous les passages. L'on m'arrête , et l'on m'entraîne ici. Tu sais le reste : ton délit est sans doute le même.

G U S T A V E .

A. peu près.

E D G A R D , l'observant.

Mais tu as vécu à la cour.. tu as vu... tu connais ce Gustave... quel est-il ?

G U S T A V E , froidement.

C'est le fils d'un homme de bien ; et il cherche à ressembler à son père.

E D G A R D .

Et son courage...

G U S T A V E , vivement.

Est infatigable... il périra ou la Suède sera libre.

EDGARD.

C'est assez : voici ma main, tu peux compter sur moi.

GUSTAVE, embarrassé.

Moi ?

EDGARD.

Oui, si le sort nous sépare, si tu revois Gustave...

(On entend le bruit d'une trompette.)

GUSTAVE, étonné, vivement.

Quel est ce bruit ?

EDGARD.

Quelqu'un s'est évadé, ou bien l'on va nous passer en revue. Ce signal nous renvoie à notre poste. (Il lui prend la main.) Si tu revois Gustave, dis-lui que s'il veut sauver la Suède, il trouvera en moi son premier soldat.

(Chaque mineur se rend à son poste.)

SCÈNE III.

(Pendant ce dernier couplet du second acte, le gouverneur descend lentement avec Péters et Markof pour donner à Edgard le tems d'instruire Gustave : les mineurs sont dans le fond.)

EDGARD, GUSTAVE, JAK, sur un plan au-dessous ; MARKOF est sur un plan plus bas ; PETERS, LE GOUVERNEUR.

MARKOF, aux mineurs qui se rangent des deux côtés de la scène

Que chacun se rende à son poste, et se tienne prêt à paraître devant le commissaire.

LES MINEURS, avec joie.

Le commissaire ! le commissaire !

PETERS, au gouverneur.

Il paraît que les travaux sont en pleine activité ; la mine est-elle d'un grand rapport ?

LE GOUVERNEUR.

Plus considérable qu'on osait l'espérer.

P E T E R S.

Etes-vous content des travailleurs ?

L E G O U V E R N E U R.

La besogne se fait : cependant l'inspecteur que voici, se plaint de quelques-uns d'entr'eux ; mais je le crois un peu sévère.

M A R K O F.

Le service y gagne, monseigneur, et je cherche à mériter la confiance dont on m'honore.

P E T E R S.

Point d'indulgence ; justice ! justice rigoureuse ! voici les ordres de Christierne.

L E G O U V E R N E U R.

Vous pouvez l'assurer qu'il sont exécutés à la lettre. Tous les jours une partie de la garnison fait une battue dans les environs ; tout ce qu'on rencontre de Suédois dans ces montagnes est conduit ici.

P E T E R S , *froidement.*

Sans résistance ?

L E G O U V E R N E U R , *appuyant.*

Au contraire, à force ouverte. Le bruit de l'évasion de Gustave a ranimé le courage de tous les Dalécarliens ; ils se battraient comme des lions, si d'un jour à l'autre il paraissait à leur tête. Heureusement je ne leur donne pas le tems de se reconnaître : déjà plus de quatre cents sont enfermés dans ces souterrains ; c'est autant d'ennemis de moins, et la mine s'exploite sans qu'il en coûte une obole à l'état. Ils m'obsédaient de réclamations ; n'osant y faire droit moi-même, j'ai demandé un commissaire à la cour : je m'en félicite doublement, puisque son choix est tombé sur vous.

P E T E R S.

Je rendrai compte à Christierne du zèle que vous mettez à le servir. (*A Markof.*) Vous avez à vous plaindre de quelques-uns d'entre eux ; faites-les venir.

M A R K O F , *avec joie.*

A mon tour. (*Il pousse Jak, Gustave et Edgard, et repasse, après avoir désigné Gustave, à la gauche du gouverneur.*) Monseigneur, voici les trois plus mutins, celui-ci surtout.

P E T E R S.

Il suffit : c'est par lui que je vais commencer. (*A Gustave.*)
Approchez.

GUSTAVE, à la droite de Péters, étonné en le reconnaissant.
Dieu!

L E G O U V E R N E U R.

Votre abord l'a frappé.

P E T E R S, au Gouverneur.

Preuve qu'il est coupable. (*A Gustave.*) Songez que c'est
devant votre juge que vous paraissez : point de mensonge ,
point de détour ; répondez.

(*Péters fait des signes d'intelligence à Gustave, toutes les
fois qu'ils ne peuvent être aperçus par le Gouverneur et
Markof.*)

G U S T A V E.

Apprenez-moi d'abord de quel crime je suis accusé ?

L E G O U V E R N E U R.

De quel crime ! ce n'est pas là notre affaire : adressez-vous
à la cour ; c'est son secret.

P E T E R S.

Etes-vous Suédois ?

G U S T A V E.

Oui : quelque malheureuse qu'elle soit , je ne renie pas ma
patrie.

L E G O U V E R N E U R.

Votre nom ?

G U S T A V E.

Mon nom n'est pas un crime.

P E T E R S.

Votre état ?

G U S T A V E.

Militaire.

L E G O U V E R N E U R.

Qui avez-vous servi ?

G U S T A V E.

Celui dont la cause m'a paru la plus juste.

P E T E R S.

Que cherchiez-vous dans ces montagnes ?

G U S T A V E.

Des amis.

LE G O U V E R N E U R, *bas à Péters.*

Vous l'entendez.

P E T E R S.

Dans quel dessein ?

G U S T A V E.

Pour mettre un terme à nos malheurs , ou nous entr'aider à les supporter ensemble.

LE G O U V E R N E U R, *bas à Péters.*

Ensemble !- Je vous l'ai dit , ils n'ont que leur Gustave en tête.

P E T E R S.

Vous voyez qu'on se plaint de vous : qu'avez-vous à répondre ?

G U S T A V E.

Vous êtes mon seul juge ; j'ai des aveux importants à faire , mais ce n'est qu'à vous que je puis les confier.

P E T E R S, *au gouverneur.*

Il demande qu'on se retire. (*Il fait signe à Markof.*)

M A R K O F, *aux mineurs.*

Eloignez-vous.

LE G O U V E R N E U R, *à Péters.*

Il vous en contera de belles.

P E T E R S, *bas au gouverneur.*

Il faut toujours avoir l'air de l'écouter ; il peut donner des renseignemens.

LE G O U V E R N E U R.

En effet... je conçois..

P E T E R S.

Un mensonge conduit souvent à de grandes vérités. Pardon ; ce serait abuser de votre complaisance que de vous laisser plus long-tems exposé à l'air humide et malfaisant que l'on respire ici d'ailleurs , tout cela , comme vous savez , n'est que pour la forme.

LE G O U V E R N E U R.

J'entends : vous le voulez , j'obéis. Aussi bien il me reste quelques ordres à donner.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

GUSTAVE, PETERS, MARKOF, *dans le fond*, voulant écouter; MINEURS *dans le fond*.

GUSTAVE, *bas*.

Quoi ! c'est toi, mon cher Péters ! comment as-tu pénétré dans ces abymes ?

PETERS, *bas*.

De la prudence ! (*Haut.*) Voici les griefs dont on vous accuse : écoutez, et préparez-vous à y répondre. (*Il tire un papier qu'il feint de lire.*) Instruit, par le bruit public, de votre évvasion des prisons de Copenhague, et de votre arrivée dans ces montagnes, je m'empresse de vous y joindre ; mais déjà la garnison du fort vous avait surpris et entraîné dans ces mines. J'apprends au même instant que le comte de Trolle est en chemin pour s'y rendre en qualité de commissaire nommé par Christierne. Effrayé des dangers qui vous menacent, je retourne sur mes pas, je m'informe de la route qu'il a prise : on me l'indique ; je le rencontre, je l'attaque ; il succombe ; je m'empare de ses papiers, remonte à cheval, et viens me présenter à sa place. (*Haut.*) Voilà ce qu'on vous reproche.

GUSTAVE, *bas*.

Et s'il arrive lui-même ?

PETERS, *bas*.

Il ne tardera pas sans doute : mais nous avons quelques momens devant nous ; il faut en profiter, ou nous sommes perdus. (*Haut.*) Vous voyez que votre délit est prouvé.

GUSTAVE, *bas*.

Et mon épouse... et mon fils ?

PETERS, *bas*.

Possédez-vous ; on nous observe.

GUSTAVE, *bas*.

Où sont-ils ?

PETERS, *bas*.

Votre épouse a quitté Stockholm, soit pour vous joindre, soit pour se soustraire aux poursuites d'Othon.

G U S T A V E , *vivement.*

D'Othon ! l'ami , le confident de Christierne !

P E T E R S , *bas.*

Modérez-vous.

G U S T A V E , *avec véhémence.*

J'en tirerai vengeance , ou cesserai de vivre.

M A R K O F , *qui n'a cessé de les écouter.*

Vous le voyez ; il ne respecte personne.

P E T E R S , *à Gustave.*

Vous oubliez que vous êtes devant votre juge.

(*Péters fait un signe impératif à Markof de s'éloigner.*)

G U S T A V T , *haut.*

Pardon. (*Bas.*) Que faire ? qu'entreprendre ?

P E T E R S , *bas.*

Concerter une évasion.

G U S T A V E , *bas.*

Par quels moyens ?

M A R K O F , *les épie.*

(*A part.*) Tâchons d'entendre.

P E T E R S , *bas.*

Ne peut-on forcer les passages ? N'avez-vous point d'amis parmi vos compagnons d'infortune ?

M A R K O F , *écoutant.*

(*A part.*) Je soupçonne quelque intelligence.

P E T E R S , *bas.*

S'ils étaient capables d'une résolution courageuse.

G U S T A V E , *bas.*

N'en doutez-pas ; ce sont des Suédois : mais quel est ton dessein ?

P E T E R S , *bas.*

De me mettre à leur tête , d'attaquer vos geoliers , de vous sauver , ou de périr à côté de vous.

G U S T A V E , *veut se jeter à son cou.*

Ami rare ! ami généreux !

PETERS, *se voyant épié, le repousse.*

Arrêtez ; cette familiarité ne convient ni à l'un ni à l'autre.
(*A Markof, qui s'était approché.*) Laissez-nous.

MARKOF, *d'un ton soupçonneux.*

Oui, monseigneur : aussi bien je vois que ma présence ici est... inutile. (*On entend le bruit d'une fanfare : tous les mineurs sont étonnés.*) Encore un appel ? (*Il examine Gustave et Peters, à part.*) Ils sont interdits : il y a ici quelque fourberie en jeu.

PETERS, *bas à Gustave.*

Il n'en faut pas douter, c'est le commissaire Trolle qui vient d'arriver : il n'y a pas un instant à perdre, il faut éclater ou périr : y êtes-vous résolu ?

GUSTAVE, *bas.*

A tout. Mais comment me sauver avec ces vêtements ?

PETERS, *bas.*

J'y ai pourvu.

MARKOF, *en ricanant.*

Monseigneur paraît inquiet.

JAK, *accourant.*

Le commissaire Trolle !

MARKOF.

Le commissaire Trolle ! (*En s'en allant.*) Ha ! ha ! leur trouble ne m'étonne plus : courons. (*Il sort.*)

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, excepté MARKOF.

PETERS, *aux mineurs qui s'avancent et forment le cercle autour de lui.*

Mes amis ! mes camarades ! il n'est plus tems de feindre ; je ne suis point le commissaire que vous attendez, un autre est chargé de cette mission : mais n'en espérez rien ; c'est un Danois, le plus cruel, le plus implacable de vos ennemis ; au lieu d'un juge, c'est un nouvel oppresseur qu'on vous envoie. Un seul moyen vous reste pour vous soustraire à sa

cruauté, et ce moyen je vous l'apporte. (*Il ouvre son doliman ; en tire des armes et les distribue , et garde seulement deux pistolets.*) Voici quelques armes dont je me suis muni au hasard ; prenez-les : notre courage fera le reste... Paix ! voici le gouverneur' (*Ils cachent leurs armes.*)

S C È N E V I.

EDGARD, GUSTAVE, JAK , *vers le plan de la première coulisse* ; PETERS, LE GOUVERNEUR, MARKOF,

LE GOUVERNEUR.

Je suis au désespoir, monsieur, d'être obligé d'employer des mesures de rigueur envers un homme dont j'ai cru devoir respecter le caractère. Le nouveau commissaire qu'on annonce prétend également se nommer le comte de Trolle : l'un de vous deux a donc trahi la vérité. Je ne préjuge rien ; mais mon devoir m'ordonne de punir l'imposteur , et le châtiment ne se fera pas attendre.

P E T E R S.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre... Avez-vous examiné ses papiers ? sont-ils en règle ? Voici les miens revêtus du grand sceau de Christierne.

(*Le gouverneur les prend et les parcourt.*)

M A R K O F, *bas au gouverneur.*

Mon avis serait de s'assurer de l'un et de l'autre.

P E T E R S.

Point d'imprudence : il s'agit de votre place, peut-être de votre vie : vous connaissez Christierne ; c'est à lui-même que je rendrai compte de votre conduite.

LE GOUVERNEUR, *indécis.*

Je cours m'en informer : dans tous les cas, je me ferai un devoir de vous rendre justice. (*A Markof.*) Suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

GUSTAVE, PETERS.

PETERS, *au milieu des mineurs en cercle.*

Ne vous y trompez pas , mes amis , mon courage et le hasard m'ont en effet rendu maître de ces papiers pour m'introduire ici , et délivrer tant de braves gens. L'occasion est unique ; profitez-en , ou votre servitude est éternelle.

GUSTAVE.

De quel droit vous a-t-on chargés de ces travaux ? pour quel crime vous a-t-on plongés dans ces abîmes ? êtes-vous des esclaves ou des malfaiteurs ? Si , comme moi , vous êtes indignes des outrages qu'on vous fait subir , des cruautés qu'on exerce sur nous , voici l'instant d'y mettre un terme : osez-vous me suivre ?

LES MINEURS.

Oui ! oui ! oui !

GUSTAVE, *à demi-voix* , *en apercevant le gouverneur.*

Silence !

(*Il se fait un grand silence.*)

SCENE VIII.

LES MINEURS, *dans le fond des deux côtés* ; EDGARD, *sur un plan élevé* ; GUSTAVE, *qui s'avance pour écouter* ; PETERS, LE GOUVERNEUR, *sur un plan plus bas.*

LE GOUVERNEUR, *à Peters.*

Plusieurs officiers de la garnison viennent de reconnaître le comte de Trolle : ses papiers lui ont été volés en route , et c'est vous qu'il accuse.

PETERS.

L'insolent ! je demande qu'on s'assure de lui.

LE GOUVERNEUR.

L'ordre est donné.

PETERS.

Je me rendrai de mon côté dans les prisons du fort aussitôt que j'aurai entendu les réclamations des mineurs, et achevé le ministère qui m'a été confié.

LE GOUVERNEUR, *indécis.*

(*Bas.*) Ne précipitons rien. (*Haut.*) Vous sentez que mon devoir...

PETERS, *l'interrompt.*

Il suffit : la cour prononcera.

SCENE IX.

JAK, EDGARD, GUSTAVE, PETERS, LE
GOUVERNEUR, MARKOF.

MARKOF *accourt suivi de quatre fusiliers. (A la gauche du gouverneur, un papier à la main.)*

Une dépêche de la cour. (*Il lui remet une lettre, puis à l'oreille.*) Bonne nouvelle, nous le tenons ; il est ici dans ces mines, on en est sûr.

LE GOUVERNEUR, *ouvrant la lettre.*

Qui dans ces mines ?

MARKOF.

Gustave. (*Il se fait un morne silence parmi les mineurs.*)

LE GOUVERNEUR, *avec joie.*

Gustave ! serait-il possible ! Voyons. (*Il lit.*) J'apprends que Gustave, « l'ennemi juré de votre roi, après s'être évadé « des prisons de Copenhague, s'est enfin déguisé dans les « montagnes de la Dalécarlie, où il a été arrêté et conduit « dans les mines dont je vous ai confié le gouvernement. Je « vous ordonne, sous peine de ma disgrâce, de le faire trans- « férer sur-le-champ, et sous bonne garde, au château « d'Upsal, où le général Othon ira le recevoir. » Signé CHRIS-
TIERN. (*A Markof.*) Que tous les mineurs se rassemblent ici.

(*Pendant que Markof va à droite, à gauche appeler les mineurs, et que le gouverneur est allé appeler quatre gardes qui sont au haut de la montagne. Edgard s'approche de Gustave, lui saisit la main, et dit tout bas.*)

EDGARD.

Ce Gustave qu'on cherche c'est toi : tu m'as sauvé des fers ; voici le moment de m'acquitter envers toi : je prends ta place.

GUSTAVE.

Il y va de ta vie.

EDGARD.

La mienne est peu de chose ; la tienne intéresse toute la Suède.

(*Il est sur l'avant-scène.*)

LE GOUVERNEUR, aux mineurs.

Ecoutez : Gustave est parmi vous ; celui qui me le fait connaître est dès ce moment libre , et peut s'attendre de plus à une récompense magnifique.

(*Tous les mineurs gardent un profond silence.*)

EDGARD.

Vos promesses sont inutiles ; des Suédois ne savent pas trahir : mais le nom de Gustave est trop beau (*Il traverse et se place entre Gustave et le gouverneur.*) pour être désavoué ; je mets ma gloire à le porter : le voici ; vous pouvez me livrer.

LE GOUVERNEUR.

Croyez que cette preuve de confiance ne manquera pas d'appaiser le ressentiment de Christierne.

EDGARD.

C'est assez : partons. (*Les quatre fusiliers, qui se tenaient au fond du théâtre, le prennent au milieu d'eux.*) Courage, Suédois ; un génie plus puissant veille sur vos destinées.

(*Il saisit en passant la main de Gustave , la serre avec expression , en lui disant adieu.*)

(*Il sort, entre les quatre fusiliers, précédés du gouverneur, et suivis de Markof. Les mineurs restent dans une sombre stupeur, Edgard sort en étendant ses bras en signe d'amitié à Gustave , qui lui rend ce signe avec reconnaissance.*)

S C E N E X.

GUSTAVE, PETERS, JAK, LES MINEURS.

P É T E R S , *aux mineurs , et au milieu d'eux.*

Rassurez-vous , suédois ; ils se sont trompés sur le choix de la victime : celui que l'on vient d'emmener s'est dévoué pour le salut de la Suède ; mais son soutien , son libérateur , ce Gustave que vous regrettez , il est sous vos yeux : le voici.

L E S M I N E U R S , *étonnés.*

Lui !

G U S T A V E , *de même que Péters.*

Moi-même : j'ai partagé vos infortunes ; partagez avec moi la gloire de les terminer. Amis , laissez-vous périr votre camarade ? Suédois , abandonnez-vous votre Gustave ?

J A K .

Jamais. Ordonne ; nos cœurs et nos bras sont à toi.

S C E N E X I.

L E S P R É C É D E N S , M A R K O F .

M A R K O F , *aux mineurs.*

A vos travaux. (*A Péters , à sa gauche.*) Vous , monsieur , en attendant de plus amples renseignemens , j'ai ordre de vous retenir prisonnier dans ces mines.

G U S T A V E .

Suédois , qu'on le désarme.

(*Jak et plusieurs autres l'entourent et le saisissent tout à coup : il cherche à donner du coup pour appeler du secours , mais il en est empêché.*)

M A R K O F *se débat entre leurs mains.*

Quoi ! vous osez...

J A K .

Point de résistance , ou c'est fait de ta vie. (*A Gustave en le tenant.*) Qu'en faut-il faire ?

M A R K O F.

Misérables !

G U S T A V E.

Le mettre dans l'impuissance de nous nuire.

(*Les mineurs lui arrachent son cor , s'emparent des clefs qui sont attachées à sa ceinture, puis l'attachent à un es-pèce de poteau qui se trouve dans les mines pour la punition des mineurs.*)

(*Jak lui prend les clefs , et donne du cor pour assembler les mineurs.*)

J A K , remet les clefs à Gustave.

Voici les clefs de la grille : quant à sa personne elle est en sûreté.

G U S T A V E.

Bravo ! camarades ! encore un effort et la victoire est à nous. Le Gouverneur est absent , la garnison faible , sans chefs et sans défense : attaquons-la à l'improviste , et, qu'arrachées à nos ennemis , leurs armes deviennent en nos mains les instrumens de notre délivrance.

(*Ils sortent au pas de charge , précédés de Gustave , Péters et Jak , et remontent ainsi la montagne.*)

F I N D U P R E M I E R A C T E .

A C T E S E C O N D.

*Le théâtre représente une chambre rustique ,
mais propre , sans faste ni pauvreté.*

(Au lever du rideau on aperçoit une femme mise simplement , mais avec goût , étendue dans un fauteuil et endormie.)

S C E N E P R E M I E R E.

L E O N I E , T O B E R N E.

T O B E R N E , regardant Léonie avec intérêt.

Elle dort.... la fatigue , le besoin l'accablent.... un peu de sommeil lui fera du bien.... Une jeune femme.... au milieu de ces montagnes !... Sans guides ni provisions , pendant le froid et la pluie !... elle a dû souffrir beaucoup.

(Il approche d'elle , et la pose dans une attitude plus commode : ce mouvement la réveille ; elle fait un cri d'effroi.)

Pardon , madame ; votre position était si gênée...

L E O N I E , voulant se jeter à ses pieds , il l'a retient.

Ah ! comment reconnaître...

T O B E R N E.

Par votre confiance , madame. Vous êtes jeune et belle ; mais la beauté et l'innocence sont ici à l'abri de toute insulte : si quelque téméraire... Je suis vieux , mais , n'en doutez pas , le peu de sang qui me reste je le sacrifierais pour les faire respecter. Vous avez besoin de repos ; livrez-vous-y sans crainte.

L E O N I E.

J'ai besoin de repos ! hélas ! je n'en goûterai de long-tems.

T O B E R N E.

Prenez courage ; il est peu de malheurs que le tems n'efface à votre âge.

LEONIE.

Les miens sont affreux.

TOBERNE.

Votre sommeil a été agité ; vous avez prononcé les noms d'époux , de fils...

LEONIE.

Me serais-je trahie ?

TOBERNE.

Ah ! je vous plains ; mais si vous êtes épouse et mère , pourquoi vous exposer seule au milieu de ces montagnes ?

LEONIE.

J'étais accompagnée de deux guides : tout-à-coup plusieurs hommes armés se montrent à quelque distance ; ils s'approchent , nous attaquent ; le combat s'engage , la crainte et l'incertitude me font fuir à travers les rochers qui bordent votre demeure ; épuisée de besoin , de lassitude , j'allais succomber quand le hasard , ou plutôt la providence , vous envoya à mon secours.

TOBERNE.

Cette contrée est si déserte , que l'objet de votre voyage doit être...

LEONIE, *l'interrompant.*

Ah ! bien intéressant ! Je me suis séparée de mon fils pour rejoindre mon époux : hélas ! j'ai quitté l'un , sans jamais peut-être retrouver l'autre.

TOBERNE.

Vous les reverrez , madame ; nos malheurs vont finir ; notre seul , notre plus dangereux ennemi , est à la veille d'être arrêté...

LEONIE.

De qui parlez-vous ?

TOBERNE.

De Gustave.

LEONIE, *à part.*

Ah , Dieu !

TOBERNE.

Sa tête est mise à prix , et ne tardera pas sans doute à être livrée.

LEONIE, *à part.*

Malheureuse !

T O B E R N E.

Sans lui la Suède serait soumise et tranquille. Heureusement l'on sait qu'il est caché dans ces montagnes : des troupes danoises sont répandues partout ; il ne peut échapper.

L E O N I E , à part.

O ciel ! prends pitié de lui. (*Haut.*) Il fut sans doute votre ennemi ?

T O B E R N E.

S'il le fut ! j'étais père de deux fils de la plus belle espérance ; l'un a péri sous ses coups. Mais il m'en reste un autre : il le cherche ; il le trouvera : malheurs à Gustave s'il tombe entre ses mains ! il a juré de venger son frère , et il tiendra parole.

L E O N I E.

Vous êtes , je le vois , l'ami de Christierne.

T O B E R N E.

Non , madame , mais celui de mon pays : il a besoin de la paix , et je hais tout ambitieux qui cherche à la troubler. Ras-surez-vous cependant : quelle que soit votre patrie , vous jouirez ici de tous les droits de l'hospitalité ; nous avons éprouvé les mêmes revers , et les malheureux sont tous compatriotes. On vient ; c'est mon fils.

S C E N E I I.

L E O N I E , A L F R E D , T O B E R N E.

A L F R E D , entrant par la gauche.

Bonjour , mon père : il m'est permis de disposer de quelques heures , je viens les passer auprès de vous.

T O B E R N E.

Soyez le bien venu , cher Alfred. (*Il le prend par la main*) Permettez-moi , madame , de vous présenter le fils dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Il est militaire , et en cette qualité il se fera gloire d'être un de vos plus zélés défenseurs.

A L F R E D.

Vous n'en avez pas besoin , madame , dans la demeure de mon père ; mais croyez que , dans tous les cas , le devoir le plus doux de notre état c'est de protéger les dames.

T O B E R N E.

Vous voyez qu'il pense comme moi.

L E O N I E.

C'est faire son éloge en peu de mots.

T O B E R N E, à Alfred.

Madame traversait ces montagnes, accompagnée de deux guides, lorsqu'ils furent attaqués par vos chasseurs : effrayée des apprêts d'un combat inattendu, elle avait pris la fuite, et était tombée à demi-morte à quelque distance de ma cabane, où j'ai eu le bonheur de la secourir.

A L F R E D.

En effet, on m'a fait le rapport de cette affaire : vos guides, madame, ont été conduits au château d'Upsal ; dès qu'ils auront été interrogés, je m'empresserai de vous les faire rendre.

T O B E R N E.

Vous m'obligerez, mon fils : madame en a besoin pour continuer son voyage.

A L F R E D.

Je suis au désespoir d'apprendre que c'est à un événement aussi désagréable que nous devons le plaisir d'exercer une aussi douce hospitalité : je vous demande pardon pour les braves gens que je commande ; mais nos ordres sont si sévères.... j'ai moi-même un intérêt si puissant... Celui que nous cherchons, madame, a ôté à mon père un fils qu'il chérissait, à moi un frère qui me servait de modèle. Ajoutez que sa tête est mise à prix, et que le soldat ne laisse pas échapper une occasion de gagner dix mille ducats.

T O B E R N E.

En a-t-on des nouvelles ?

A L F R E D.

On prétend qu'il a été surpris dans ces montagnes, déguisé en paysan, et conduit dans les mines du voisinage : j'ai de la peine à le croire ; mais si le fait est vrai, il doit être en ce moment au pouvoir de Christierne ; car le comte de Trolle y a été envoyé en qualité de commissaire, sous prétexte d'entendre les réclamations des mineurs, mais en effet pour s'assurer de la personne de Gustave.

T O B E R N E.

La capture serait précieuse.

A L F R E D.

D'autant plus intéressante, que sa présence suffirait pour porter à la révolte tous les habitans de cette contrée, et que nous ne serions pas en force de les contenir : le seul regret que j'éprouverais de cette aventure, ce serait d'avoir sollicité cette commission, sans avoir pu venger moi-même la mort de mon frère.

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, UN CHASSEUR, *dans le fond.*

A L F R E D, *apercevant le chasseur.*

Un chasseur ! Il y a sans doute quelque chose de nouveau. (*Le chasseur lui remet une lettre.*) Vous permettez, madame. (*Il l'ouvre et lit.*)

L E O N I E, *à part.*

Ah, Dieu ! que vais-je apprendre !

A L F R E D.

C'est un ordre d'amener, sur-le-champ, au quartier-général toutes les personnes indistinctement que nous rencontrerons dans ces montagnes. (*A Toberne.*) Cet ordre va vous contrarier, mon père. (*A Léonie.*) Vous voyez, madame, que je ne puis me dispenser de vous y conduire.

L E O N I E.

Votre devoir vous y oblige ; je dois me soumettre.

A L F R E D.

L'ordre est positif ; mais le château est à peu de distance. le général un brave et digne militaire ; je suis persuadé qu'il se fera un plaisir de vous procurer les moyens d'achever commodément votre voyage.

T O B E R N E.

Et rien de Gustave ?

A L F R E D, *continuant la lecture de la lettre.*

Pas un mot jusqu'ici. (*Avec étonnement.*) Oh ! oh ! les mineurs se sont revoltés... ont forcé les sentinelles... désarmé la garnison du fort... et se sont divisés par bande pour mieux échapper à notre surveillance. (*Au chasseur qui est resté dans le fond.*) Vite, portez cet ordre à l'officier du poste voisin ;

qu'on renforce les patrouilles, qu'on s'empare de tous les passages, qu'on redouble d'activité, de vigilance : dans une heure je serai à votre tête. Allez !

(*Le chasseur sort.*)

LEONIE , à part.

Que va-t-il devenir !

A L F R E D.

L'affaire peut devenir sérieuse : ces gens-là n'ont rien à perdre, et si Gustave les commande... il est mon ennemi... mais je lui rends justice.... il est brave, il est à craindre.

T O B E R N E.

S'il allait vous échapper.

A L F R E D.

Impossible ; plusieurs régimens font le cordon sur les frontières de la province, d'autres sont dispersés dans l'intérieur ; les bords de la mer sont gardés avec la plus grande sévérité. On peut y arriver, le commerce l'exige ; mais il est difficile, presque impossible d'en sortir sans tomber entre nos mains.

LEONIE, à part.

Dieu tout-puissant ! veillez sur mon époux :

S C E N E I V.

LEONIE, ALFRED, TOBERNE, GUSTAVE,
PETERS.

P E T E R S, entrant, se place à gauche.

Surpris par l'orage, et poursuivi par des gens armés jusqu'à la porte de cette cabane, je viens, au nom de mon maître, vous demander pour un moment l'hospitalité.

LEONIE, avec surprise et effroi.

(*A part.*) C'est Péters !

T O B E R N E.

Je ne l'ai jamais refusée à personne : votre maître sera le bien venu.

LEONIE, inquiète.

(*A part.*) Son maître !

ALFRED, à Toberne.

Mon père, vous connaissez mes ordres...

TOBERNE.

J'aurai fait mon devoir : vous ferez le vôtre.

PETERS rentre, suivi de Gustave.

Vous voyez deux voyageurs qu'un intérêt puissant appelle à Stockholm.

LEONIE, chancelante.

(*A part.*) Gustave !

GUSTAVE, qui n'a point encore aperçu Léonie, qui se trouve derrière Alfred.

Nous sommes Suédois... Peut-être ce titre...

TOBERNE.

Je ne vous demande pas quelle est votre patrie : vous êtes voyageurs et fatigués, prenez place parmi nous.

(Pendant que Toberne leur offre des sièges, Alfred, tournant presque le dos à Léonie, examine Gustave avec la plus grande attention : celle-ci profite de cette position pour faire des signes à Péters et à Gustave, sans être aperçue de Toberne ni d'Alfred.)

ALFRED, examinant Gustave.

(*A part.*) Je reconnais ses traits... Me trompé-je?... non ; c'est lui.

LEONIE, qui a entendu le nom d'Alfred.

(*A part.*) Il est reconnu ! (Elle tombe de saisissement sur un siège)

ALFRED se retourne, et voyant l'état de Léonie.

Vous vous trouvez mal ! (Toberne accourt auprès de Léonie ; Alfred laisse la place à son père, et passe à la droite.)

GUSTAVE, apercevant Léonie qu'Alfred lui cachait.

(*A part.*) Dieu ! Léonie !

PETERS.

Dissimulez.

TOBERNE.

Madame, qu'avez-vous...

LEONIE.

Un saisissement... une faiblesse soudaine...

T O B E R N E.

C'est l'effet de la fatigue que vous avez éprouvée.

L E O N I E.

Apparemment.

T O B E R N E.

Un peu de repos vous serait peut-être nécessaire.

L E O N I E.

Je vous remercie... je me... sens mieux.

A L F R E D, *regardant Gustave.*

(*A part.*) Je ne me trompe pas... c'est Gustave.

T O B E R N E, *à Gustave et Péters.*

Peut-on vous offrir quelque chose ?

G U S T A V E.

Bien des grâces ; nous n'avions besoin que d'un abri et de quelques instans de repos pour reprendre nos forces.

T O B E R N E.

Vous avez dû trouver les chemins bien difficiles.

G U S T A V E.

Très-difficiles. (*A Léonie.*) Madame a sans doute éprouvé les mêmes désagrémens.

L E O N I E.

Oui, seigneur, on a de plus arrêté mes guides : la frayeur m'a fait fuir à travers ces rochers, et sans les secours généreux de cet homme respectable...

T O B E R N E.

Tout autre, madame, eût fait la même chose à ma place : j'ai porté les armes, et arrosé jadis de mon sang cette terre que je cultive aujourd'hui ; mais je n'ai point oublié les égards qu'on doit à votre sexe.

A L F R E D, *qui n'a cessé d'examiner Gustave.*

Vous vous étonnez peut-être de ce que mes regards s'arrêtent si souvent sur vous ? mais j'ai lieu de croire, seigneur, que nous nous connaissons.

G U S T A V E, *à qui Léonie fait signe de nier.*

Je ne me souviens pas...

A L F R E D.

Nous nous sommes vas au siège de Stockholm.

G U S T A V E.

Cela est possible...

A L F R E D.

Vous combattiez pour Stenon.

(*Léonie, pendant tout ce dialogue, ne cesse de faire des signes à Gustave de ne point se trahir. Il est inutile de dire qu'on doit remarquer dans ses traits l'empreinte de la plus affreuse anxiété. Péters est à peu près dans la même situation. Toberne seul est calme, et écoute froidement.*)

G U S T A V E.

En effet...

A L F R E D.

Et moi pour Christierne.

G U S T A V E.

Je vous plains.

A L F R E D, d'un ton piqué.

Vous me plaignez !

G U S T A V E.

Vous étiez digne de défendre une meilleure cause.

A L F R E D.

Ce n'est pas à moi à la juger ; je suis soldat, je fais mon devoir.

G U S T A V E.

Nous n'étions pas faits, je crois, pour être ennemis.

A L F R E D, avec expression.

Et pourtant, je me trompe, ou nous avons de fortes raisons pour l'être.

T O B E R N E.

Que voulez-vous dire, mon fils ? Un militaire ne connaît d'ennemis que sur le champ de bataille ; celui qui a passé le seuil de ma cabane est sacré pour moi ; il doit l'être pour vous.

A L F R E D, avec véhémence, et passant entre Léonie et Toberne.

Sacré pour moi ! Hé bien, mon père, celui que nous cherchons, celui dont la tête est mise à prix, qui vous a ôté un fils, qui m'a ravi un frère...

T O B E R N E.

Gustave !

ALFRED, *avec explosion.*

Le voici, c'est lui-même.

TOBERNE.

Notre ennemi.

ALFRED, *vivement.*

Le nôtre, celui de Christierne, celui de toute la Suède.

TOBERNE.

Ne vous trompez-vous pas ?

ALFRED.

Ses traits... sa voix... son maintien ; je le connais. (*A part.*)
Mon frère sera vengé.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SIGBALD, *venant par la gauche
entre Toberne et Gustave.*

SIGBALD.

Bonjour, brave Toberne; bonjour, capitaine. Bonne nouvelle, mes amis ! nous allons quitter ces forêts ; il est pris.

ALFRED.

Qui pris ?

SIGBALD.

Gustave : on le conduit en ce moment chez le général.

ALFRED.

Gustave ?

SIGBALD.

Lui-même. Il était au nombre des mineurs.

ALFRED.

Ils se sont évadés.

SIGBALD.

Je le sais ; sans doute pour le délivrer : mais il était déjà en chemin vers le château, précédé du gouverneur, et escorté d'une partie de la garnison.

TOBERNE.

Hé bien, mon fils !

A L F R E D , *avec expression.*

Tu en es sûr ?

S I G B A L D , *appuyant.*

Pour l'avoir vu... de mes yeux... fier, intrépide, tel qu'il était devant Stockholm quand il enfonça notre cavalerie... Je le plains; il méritait de mourir sur le champ d'honneur.

A L F R E D .

Je demeure confondu.

T O B E R N E .

Grâces au ciel, nous allons respirer !

S I G B A L D , *à part.*

Et nous retourner à Stockholm ! : déjà l'ordre est donné ; c'est notre régiment qui doit escorter le prisonnier. Ma foi , vivent les plaisirs de la capitale ! ces montagnes commençaient à me peser sur les épaules.

L E O N I E , *à part.*

O providence ! je te remercie.

T O B E R N E .

Pardon , messieurs , et vous , madame , si nous manifestons quelque joie au récit d'un événement qui peut-être vous contrarie.

L E O N I E .

Ah ! l'on ne pouvait m'annoncer une nouvelle plus agréable.

G U S T A V E .

J'ai combattu pour Stenon ; mais croyez que j'en prends pas moins d'intérêt à tout ce qui peut contribuer au bonheur de la Suède.

S I G B A L D .

Allons , mon ami , encore quelques courses dans ces forêts pour ramasser les mineurs qui se sont échappés , et qu'on dit être dispersés dans les environs ; ensuite...

T O B E R N E .

Sont-ils en grand nombre ?

S I G B A L D .

De quatre à cinq cents , mais vigoureux , déterminés et armés jusqu'aux dents : l'on craint surtout qu'il ne se trouve parmi eux quelques affidés de Gustave , chargés de soulever en sa faveur les habitans de ces montagnes.

T O B E R N É.

Le nom de Gustave les rendrait capables de tout.

S I G B A L D.

Aussi nos ordres portent-ils de faire conduire devant le général tous ceux qui voyagent dans ce canton sans un sauf conduit signé de sa main. Ajoutez qu'il ne reste plus ici que notre régiment : ma foi , cette corvée faite , adieu la Dalécarlie !

ALFRED , embarrassé , à Gustave. (*Il passe entre Sigbald et Gustave.*)

Monsieur... j'ai des excuses à vous demander ; je vois que je me suis trompé... trompé singulièrement. (*A Sigbald.*) Tiens , je prenais monsieur pour Gustave.

S I G B A L D , riant.

La méprise eût été plaisante.

A L F R E D.

Son silence semblait encore la justifier.

G U S T A V E , avec sang froid.

J'ai pour principe de ne jamais démentir un galant homme.

A L F R E D.

Cette méprise , au surplus , ne pouvait vous être injurieuse : Gustave est notre ennemi ; mais si nous avons des raisons pour ne point l'aimer , nous n'en sommes pas moins forcés de l'estimer. (*A Sigbald*) Maintenant , mon ami , puisque le principal objet de nos recherches est rempli , hâtons-nous d'accompagner nos voyageurs chez le comte Othon.

L E O N I E , effrayée.

Le comte d'Othon !

P E T E R S , à part et effrayé.

Mon ancien maître !

A L F R E D , à Léonie.

Vous le connaissez ? c'est notre général , un franc et loyal militaire.

S I G B A L D.

Surtout ami du beau sexe : je me trompe ou il s'empres-
sera de vous dédommager des désagrémens que vous avez
éprouvés dans votre voyage. Mes chasseurs sont à deux pas ;
je cours les appeler. (*Il sort.*)

ALFRED, à son père.

Pardonnez-moi si je vous prive aussi brusquement d'une si aimable société.

LEONIE, à part.

Encore des revers ! O Providence ! ne nous abandonne pas.

SIGBALD, rentrant.

Ils sont à la porte ; nous pouvons partir.

ALFRED.

Au revoir, mon père.

SIGBALD.

Adieu, respectable Toberne.

GUSTAVE présente la main droite à Léonie, en passant sur le devant de la scène.

Permettez, madame...

LEONIE, à Toberne.

Recevez mes sincères remerciemens.

TOBERNE.

C'est moi qui vous en dois : votre présence a, pour quelques instans, embelli ma solitude... Mon fils, je n'ai pas besoin de vous recommander mes hôtes ; vous savez que la franchise et la générosité sont les premières vertus d'un militaire.

(Il les accompagne jusqu'à la porte ; Toberne fait passer son fils devant lui, afin qu'il donne la main à Léonie qui sort avec Gustave à sa gauche, et Alfred à sa droite.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un salon vaste et orné : la porte du fond, ouverte tout l'acte, laisse voir deux factionnaires qui se croisent en se promenant dans l'extérieur. A la droite de l'acteur est une grande croisée, comme dans le Mariage de Figaro, à travers laquelle on aperçoit un bosquet de jardin. Il faut avoir soin que ce ne soit que par cette croisée que l'on voie le jardin, et non par la porte, et surtout éviter que les acteurs soient vus en entrant et en sortant par la croisée : ils doivent, à cet effet, passer derrière un bosquet qui sépare la croisée et la décoration du fond, et que l'espace de la croisée au jardin soit assez étendu pour pouvoir faire passer un panier avec un enfant dedans. A la gauche de l'acteur, vers le second plan, est une porte de cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Les acteurs entrent par la gauche.)

LEONIE, donnant la main à ALFRED ; GUSTAVE,
PETERS, dans le fond.

ALFRED, présentant un siège à Léonie.

Prenez place, madame : le général ne doit pas être loin ; je cours l'avertir. *(Il sort.)*

(Sitôt qu'Alfred est parti, Gustave et Léonie se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

G U S T A V E.

Ah ! Léonie !

L E O N I E.

Ah ! Gustave !

G U S T A V E.

Dans quel état je te retrouve ! Mais notre fils... notre Adolphe !...

L E O N I E.

Je n'ai pu l'emmener pour te joindre ; je l'ai laissé à Stockholm.

G U S T A V E.

A Stockholm !

L E O N I E.

Entre les mains de sa nourrice.

G U S T A V E, *inquiet.*

Mais si Christierne ou ses émissaires parviennent...

L E O N I E.

Tu connais la bonne Brigitte : elle est sage, discrète, incorruptible ; son obscurité la sauvera.

P E T E R S, *les interrompant et venant au milieu d'eux.*

C'est assez ; point de larmes, point de vaines émotions, les momens sont chers : de l'adresse, de la prudence, ou c'est fait de nous.

L E O N I E.

Eh ! comment nous sauver ? Le comte me connaît, il m'a vue à Stockholm ; sa passion pour moi est sans bornes. Apprenez que ce n'est que par un hasard qui tient du prodige que j'ai pu me soustraire à ses poursuites : s'il me revoit...

P E T E R S, *vivement.*

Vous connaît-il comme épouse de Gustave ?

L E O N I E, *réfléchit.*

Non ; je ne me souviens pas que jamais...

P E T E R S, *vivement.*

Il suffit ; et vous, seigneur, vous connaît-il ?

G U S T A V E.

Nous ne nous sommes jamais vus.

P E T E R S, *vivement.*

Ecoutez : (*A Gustave.*) j'ai servi le comte pendant votre détention à Copenhague ; j'avais alors toute sa confiance.

G U S T A V E.

La confiance de mon ennemi !

P E T E R S.

Comment sans cela connaître le lieu de votre retraite, et trouver les moyens de vous rejoindre ?

G U S T A V E.

En effet... Brave ami !

P E T E R S, à Léonie.

Le comte a d'ailleurs des qualités : il vous aime ; feignez de l'écouter.

L E O N I E, vivement.

Devant mon époux ?

P E T E R S.

Il y va de sa sûreté, de sa vie : faites plus, laissez-lui entrevoir que c'est moi qui vous ai amenée ici.

L E O N I E.

Et qu'en résultera-t-il ?

P E T E R S.

Qu'il me rendra sa confiance.

G U S T A V E.

Ensuite ?...

P E T E R S.

L'amour qu'il a pour vous, madame, servira à vous sauver. La confiance qu'il a en moi, me servira à sauver votre époux.

G U S T A V E.

Mais si quelqu'un me reconnaît ?

P E T E R S.

Le hasard fera le reste.

(Ils se séparent soudain pour écarter tout soupçon d'intelligence.)

A L F R E D, au milieu.

Le général ne peut vous entendre en ce moment ; il vous prie de l'excuser, et m'a ordonné de vous faire passer dans son cabinet.

(Il donne la main à Léonie, et ils sortent tous quatre par une porte latérale, et entrent dans le cabinet.)

SCENE II.

OTHON, LE GOUVERNEUR DES MINES.

(Ils entrent par la porte principale ; un sergent de planton entre avec Othon, s'y tient pendant tout l'acte, pour recevoir les ordres du général.)

OTHON, continuant la conversation.

N'en doutez pas, monsieur le gouverneur, je ferai valoir auprès de Christierne le service signalé que vous venez de lui rendre, en livrant entre mes mains son plus mortel ennemi. Cependant gardons-nous d'une méprise : ce prisonnier est-il en effet Gustave ?

LE GOUVERNEUR.

Il l'a déclaré lui-même dans les mines. Son aveu, le respect des mineurs, leur évasion dans le dessein, sans doute, de le sauver, tout semble assurer...

OTHON.

C'est assez : j'ai donné ordre de l'amener, je suis bien aise de l'interroger en votre présence.

SCENE III.

EDGARD, enchaîné entre quatre fusiliers ; OTHON,
LE GOUVERNEUR.

OTHON, indiquant une chaise à Edgard qui reste debout.

Approchez et répondez : quelle est votre patrie ?

EDGARD, sans s'asseoir.

La Suède.

OTHON.

Votre profession ?

EDGARD.

Les armes.

OTHON.

Votre nom ?

E D G A R D.

C'est mon secret.

O T H O N.

Vous avez avoué dans les mines que vous étiez Gustave.

E D G A R D.

Pourquoi étais-je dans les mines ? pourquoi suis-je chargé de fers ? est-ce sur mon nom, ou sur des faits qu'on prétend me juger ? Quand vous aurez répondu à ces questions je répondrai aux vôtres.

O T H O N.

On n'a fait qu'exécuter les ordres de Christierne.

E D G A R D.

Ce n'est donc qu'à Christierne que je dois répondre.

(Il veut sortir.)

O T H O N.

Arrêtez. Vous demandez des faits ; je vais vous en citer un : vous êtes l'auteur de la révolte des mineurs, du moins paraît-il certain que ce n'est que pour vous enlever de nos mains qu'ils ont tenté et exécuté leur évasion. Qu'avez-vous à répondre ?

E D G A R D, *avec joie et surprise.*

Ils se sont évadés ! *(A part.)* Gustave est sauvé, je puis parler. *(A Othon.)* Général, je n'ai aucune part à l'entreprise hardie, mais j'ose dire légitime, dont on m'accuse d'être le chef. Je n'ajoute plus qu'un mot, et ce mot vous regarde : *(Avec expression.)* si c'est Gustave que Christierne vous demande ; craignez, en me livrant, de commettre une méprise, que, malgré toute son amitié pour vous, il ne vous pardonnerait pas. *(En disant ces dernières paroles il sort avec les quatre fusiliers.)*

SCENE IV.

O T H O N, LE G O U V E R N E U R.

O T H O N, *indécis.*

Une méprise !... que veut-il dire ?

L E G O U V E R N E U R, *réfléchissant.*

En vérité, je ne sais...

O T H O N.

Ce n'est pas Gustave... et pourtant cette fierté, ce ton d'assurance semblent prouver... (*Avec résolution.*) Ce qui est constant, c'est qu'il était parmi les mineurs : or, ils doivent encore être cachés dans les environs. (*Au gouverneur.*) Retournez au fort : qu'on fasse de nouvelles recherches, qu'on arrête, qu'on amène ici tous ceux qu'on rencontrera dans ces montagnes. Allez : je chercherai de mon côté à me procurer des renseignemens plus certains sur le compte de notre prisonnier.

L E G O U V E R N E U R.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'abandonne le reste à votre prudence.

O T H O N, *pensif.*

Il avouait d'abord, et maintenant... (*Avec dépit.*) Pourquoi aussi me charger d'une semblable mission ! ce n'est pas là l'emploi d'un militaire.

S C E N E V.

O T H O N, A L F R E D.

A L F R E D.

Mon général, deux voyageurs et une dame que l'orage a surpris dans ces montagnes, et à qui mon père a accordé l'hospitalité, demandent à continuer leur voyage. D'après vos ordres, je les ai fait conduire ici ; ils attendent dans votre cabinet.

O T H O N.

Où allaient-ils ?

A L F R E D.

A Stockholm.

O T H O N.

Qui sont-ils ?

A L F R E D.

L'un est Suédois et a combattu pour Sténon.

O T H O N.

Et l'autre ?

A L F R E D.

Un de vos anciens serviteurs : il demande avec empressement l'honneur de vous entretenir un moment.

O T H O N.

Qu'il vienne. (*Alfred sort.*) Un Suédois qui a combattu pour Sténon... il doit connaître Gustave.

S C È N E V I.

O T H O N, P E T E R S, *introduits par Alfred qui se retire.*

O T H O N.

Comment! c'est toi, Péters? en Dalécarlie!

P E T E R S.

Comme vous voyez, général.

O T H O N.

Et qu'y viens-tu faire?

P E T E R S.

Reprendre mon service auprès de votre personne.

O T H O N.

Auprès de ma personne! pourquoi m'as-tu quitté à Stockholm?

P E T E R S, *souriant.*

Pourquoi? si vous ne le savez pas, vous le devinez sans doute.

O T H O N.

Point du tout.

P E T E R S.

Vous l'avez donc oublié?

O T H O N.

Qui?

P E T E R S.

Cette jeune dame si jolie, mais si farouche, qui vous a fait passer tant de nuits blanches.

O T H O N.

Léonie? je l'adore plus que jamais: mais je l'ai cherchée en vain; elle a quitté Stockholm.

P E T E R S.

Moi aussi, mais pour la suivre.

OTHON, *avec intérêt.*
Tu l'as suivie?

PETERS.

J'ai mieux fait, je l'ai rejointe.

OTHON, *vivement.*

Rejointe!

PETERS.

Et ramenée.

OTHON.

A Stockholm?

PETERS.

Plus près.

OTHON, *avec empressement.*

Où? parle.

PETERS.

Ici.

OTHON.

Dans ce château?

PETERS.

Dans la pièce voisine.

OTHON, *avec transport.*

Léonie ici! Ah, Péters! (*Il lui prend la main.*) ce service je ne l'oublierai jamais.

PETERS.

Modérez-vous. En guerre, comme en amour, il faut savoir temporiser.

OTHON.

Qu'elle vienne.

PETERS. (*Il fait quelques pas, et revient à sa droite.*)

A propos, ce jeune militaire qu'on a amené avec nous, paraît la trouver de son goût. Vous connaissez les femmes.. mon avis serait de lui expédier promptement son passeport, et de lui faire reprendre sa route.

(*Il sort.*)

OTHON.

Fort bien; j'entends.— Léonie dans ce château! à deux pas de moi!

SCENE VII.

LEONIE, *amenée par Alfred* ; OTHON,
GUSTAVE, ALFRED, *sur un plan plus
élevé, entre Gustave et Péters* ; PETERS.

OTHON, *allant au-devant de Léonie.*

Quoi ! c'est vous, madame ! vous dans ces montagnes ! à quel hasard dois-je attribuer une rencontre si heureuse et si peu attendue ?

LEONIE.

Aux troubles qui désolent ce pays, et à mes propres malheurs.

OTHON.

A vos malheurs ! Ah, madame ! que je serais heureux s'il était en mon pouvoir de les adoucir ! Je suis maître de ce château ; daignez au moins vous y délasser, pendant quelques jours, des fatigues de la route.

LEONIE.

Mille pardons, seigneur ; mais l'intérêt qui me rappelle à Stockholm est si pressant, qu'il m'est impossible de différer mon départ.

OTHON.

J'y retournerai moi-même dans quelques jours : j'aurai, si vous le permettez, l'honneur de vous y conduire.

(*Cette proposition embarrasse Léonie : Péters lui fait signe d'accepter.*)

LEONIE.

J'ai encore une grâce à vous demander.

OTHON.

Une grâce ! ordonnez.

LEONIE.

J'avais deux guides qui m'accompagnaient ; ils ont été arrêtés et conduits ici : oserais-je vous prier...

OTHON

A l'instant. (*A Alfred.*) Allez prendre des informations sur les guides de madame, et venez m'en rendre compte,

(*Alfred sort.*) (*A Gustave.*) Vous êtes, m'a-t-on dit, Suédois et militaire.

G U S T A V E.

On vous a dit la vérité.

O T H O N.

Vous avez combattu pour Sténon ?

G U S T A V E.

Non, seigneur... pour mon pays, mais sous les ordres de Sténon.

O T H O N.

Vous connaissez Gustave ?

G U S T A V E.

Je le connais.

O T H O N.

Et vous sans doute aussi, madame ?

L E O N I E.

Oui, seigneur.

O T H O N.

Et toi, Péters ?

P E T E R S.

Parfaitement.

O T H O N, avec joie, à part.

Bon ! le mystère va s'éclaircir. (*Haut.*) Vous allez le revoir.

L E O N I E, à part.

Dieu ! (*Haut.*) Ah, seigneur ! épargnez.... (*Pendant qu'il va à la porte principale, pour donner l'ordre au sergent d'amener Gustave, Léonie, inquiète et effrayée, dit à Péters :*) Nous sommes perdus !

P E T E R S, sans bouger.

Ne nous trahissons pas.

O T H O N, revenant.

J'ai besoin de votre témoignage pour m'assurer d'un fait qui est pour moi de la plus grande importance.

L E O N I E.

Il est malheureux, seigneur... il mérite..

O T H O N, vivement.

Quoique son ennemi, madame, je l'estime trop pour l'humilier.

SCENE VIII.

LEONIE, EDGARD, *enchaîné*; OTHON, GUSTAVE, PETERS, *quatre GARDES au fond qui ne passent pas la porte, le sergent seul reste en dedans, le plus éloigné possible.*

OTHON, *présentant Gustave.*

(*A Edgard.*) Puisque vous avez combattu devant Stockholm, voici un de vos officiers que je prends la liberté de vous présenter.

(*Othon, en disant ces paroles, examine attentivement Gustave et Edgard. Péters, placé derrière Othon, fait des signes à Edgard, puis dit à Othon.*)

PETERS, *à Othon, en passant à côté de lui.*

C'est lui.

GUSTAVE, *à Edgard.*

Seigneur, permettez à un de vos frères d'armes de vous témoigner ici sa reconnaissance. Le sentiment pénible que j'éprouve à l'aspect des chaînes que vous portez...

EDGARD, *l'interrompant.*

Ne parlez point de ces chaînes ; elles sont glorieuses pour moi. J'aime à croire qu'un jour les Suédois m'en sauront gré, et qu'ils apprendront de moi à n'être jamais ni braves ni généreux à demi. (*A Othon.*) Je vous remercie, général, de m'avoir mis en présence d'un des militaires qui ont versé leur sang pour la Suède. Vous vouliez me connaître ; cette épreuve était inutile.

OTHON, *embarrassé.*

J'avoue que le langage mystérieux que vous teniez tantôt...

EDGARD.

Tout est changé depuis. Christierne vous demande Gustave : je suis prêt à lui porter ma tête.

OTHON.

La noblesse de cet aveu ne sert qu'à confirmer la haute opinion que j'avais de vous. Croyez, seigneur, qu'il m'en coûte d'obéir à des ordres... mais je puis du moins agir en militaire. (*Aux soldats.*) Qu'on lui ôte les fers. (*A Edgard.*) Votre parole me suffit.

LEONIE.

Des fers comme ceux-ci laissent des souvenirs bien doux !

GUSTAVE.

Et des cœurs bien reconnaissants !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED entre EDGARD qu'il ne voit pas, et OTHON.

ALFRED, à Othon.

Les guides de madame sont de pauvres habitans de cette contrée, nullement dangereux : je les ai fait mettre en liberté.

OTHON, *expressément.*

Il suffit. Je vous ordonne d'avoir les plus grands égards pour ce prisonnier.

ALFRED, *apercevant Edgard, et étonné.*

Que vois-je ! Edgard ! mon frère !

OTHON, *étonné.*

Son frère !

ALFRED, *continuant.*

Tu respirez ! Ah, mon frère ! (*Il veut se jeter dans ses bras. Léonie, Gustave et Péters demeurent immobiles d'effroi à ce nouvel incident.*)

EDGARD, *froidement.*

Pardon si je n'ai point l'honneur...

ALFRED.

Quoi ! tu ne reconnais pas ton frère ! tu ne reconnais pas Alfred qui a combattu à tes côtés sous les murs de Stockholm !

EDGARD, *froidement.*

Je me glorifie de vous avoir eu pour compagnon d'armes.

ALFRED.

Quelle froideur !... quelle indifférence ! N'es-tu pas Edgard, le fils du brave Toberne ?

EDGARD, *toujours froidement.*

Ce nom est venu jusqu'à moi : celui que je porte est peut-être plus grand, mais il est aussi plus malheureux.

ALFRED, à Othon qui est resté immobile d'étonnement.

Mon général, excusez le trouble, le désordre où vous me voyez... Il est cruel d'être méconnu par un frère !

O T H O N.

Par un frère ! (*D'un ton défiant.*) En êtes-vous bien sûr ?

A L F R E D.

Quand mon cœur ne me le dirait pas , sa taille , ses traits , ses...

O T H O N , *l'interrompant , d'un ton menaçant.*

Alfred ! prenez-y garde , je connaîtrai vos intentions , je saurai la vérité : malheur à vous si quelque dessein caché...

A L F R E D.

Général , je n'ai suivi que l'impulsion de mon cœur , si je me trompe... Au surplus , mon père n'est pas loin ; j'en appelle à son témoignage.

O T H O N.

De votre père ! c'est assez. (*Il sort en disant au sergent :*)
Que personne ne sorte d'ici.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS , excepté O T H O N.

(*Cette scène doit être dite à voix basse.*)

E D G A R D , à Alfred en se jetant à son cou.

Maintenant , Alfred , embrasse ton frère. Ecoute : je dois tout à Gustave : j'étais blessé , il m'a fait guérir ; j'étais son prisonnier , il m'a rendu la liberté ; j'étais condamné à dix ans de fers , il a obtenu ma grâce : je lui dois la liberté , l'honneur , la vie. C'est héros , mon ami , mon bienfaiteur , Gustave , enfin , le voici. Christierne demande sa tête ; pour le sauver , j'ai pris son nom et sa place : tu devines le reste.

L E O N I E , aux genoux d'Alfred.

Au nom du ciel sauvez mon époux.

P E T E R S.

Au nom de la Suède sauvez Gustave.

G U S T A V E.

Je ne tiens pas à la vie : mais vous êtes Suédois ; je suis Gustave : je n'ai rien de plus à vous dire.

L E O N I E.

Il vous a rendu votre frère.

E D G A R D.

Promets-moi de le sauver.

A L F R E D , *attendri.*

Comment ? par quel moyen ? Mon père va venir..... il te reconnaîtra.

E D G A R D.

Un mot suffira pour l'instruire de mon dessein : son cœur est noble, élevé, il sait apprécier une belle action ; promets-moi...

L E O N I E , *avec effroi.*

Le comte vient !

A L F R E D.

Je le promets. (*Tous à l'arrivée d'Othon restent immobiles, et forment tableau.*)

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS, OTHON entre ALFRED et GUSTAVE.

O T H O N , *à Alfred.*

Votre père va venir ; allez m'attendre dans mon cabinet : je vous défends de le voir avant qu'il m'ait parlé (*Alfred entre dans le cabinet.*) (*Aux soldats.*) Qu'on emmène monsieur. Tous les égards, mais la plus grande surveillance : vous m'en répondez. (*Le sergent et les soldats emmènent Edgard.*) Pardon, madame, si je ne suis pas tout entier à la joie que devrait m'inspirer votre présence. Vous avez vu mon prisonnier, vous l'avez reconnu : est-ce en effet Gustave ?

P E T E R S.

Lui-même.

G U S T A V E.

Oui, seigneur, Gustave est entre vos mains.

L E O N I E.

Et avec lui le sort de la Suède.

O T H O N , *intrigué.*

Mais cette reconnaissance de la part d'Alfred... Est-ce un jeu... une simple méprise... ou bien un détour... une trahison concertée?...

P E T E R S.

Le premier paraît plus vraisemblable. (*Il passe à côté d'Othon et à sa gauche.*) Au surplus, si vous voulez me permettre, général, que j'entretienne un moment cet officier, j'ose me flatter que ses intentions les plus secrètes n'échapperont point à ma pénétration.

O T H O N.

J'y consens.

P E T E R S, *avec un mouvement de joie.*

Je vous en rendrai bon compte!

(*Il entre par la porte où est passé Alfred.*)

S C E N E X I I.

L E O N I E, O T H O N, G U S T A V E.

L E O N I E.

Je vous plains, général : je ne connais pas les lois de la guerre ; mais je sens qu'il doit en coûter à un cœur noble et généreux de livrer à un ennemi implacable un adversaire qui ne nous a donné que des preuves de courage et de loyauté.

O T H O N.

Vous avez raison, madame : mais je suis Danois et Chrétienne demande un otage.

G U S T A V E.

Dites plutôt une victime.

O T H O N.

J'aurai fait mon devoir. J'ai prié, pressé, insisté en vain pour le ramener à des sentimens plus modérés. Telle est malheureusement sa haine contre Gustave, qu'il le poursuit jusque dans l'être infortuné qui lui doit le jour.

L E O N I E.

Quoi ! son enfant..

O T H O N.

Est aussi en ma puissance.

L E O N I E.

Le jeune Gustave ?

O T H O N.

Lui-même. Sa nourrice s'était sauvée avec lui dans ces mon-

tagnes : Christierne en fut instruit , et je reçus l'ordre de m'en assurer.

G U S T A V E , à part.

Malheureux père !

L É O N I E , à part.

Dieu ! (*Haut.*) étendre sa vengeance sur un être innocent qui n'a pour toute défense que sa faiblesse et ses larmes ! (*Elle pleure.*)

S C E N E X I I I .

LES PRÉCÉDENS , PETERS sortant de la pièce où est Alfred , vient entre Léonie et Othon.

O T H O N .

Hé bien , Péters ?

P E T E R S .

C'est une méprise occasionnée par une ressemblance , en effet , peu ordinaire. Je vous garantis que son dessein est loin d'être criminel. (*Il reste dans le fond , et fait signe à Gustave qu'il peut être tranquille.*)

O T H O N .

J'aime à le croire : au reste , son père devrait être ici ; il éclaircira le fait. (*A Léonie.*) Je vois , madame , que j'ai fait couler vos larmes.

L É O N I E , avec la plus grande sensibilité.

Je ne le cache pas. Je me mets à la place de la mère du jeune Gustave : être exposée à perdre à la fois son époux et son fils est une situation si déchirante ! livrer à une mort presque certaine un guerrier dont la valeur commande l'estime , et un enfant dont la faiblesse inspire la pitié !... Cette action est si opposée à la noblesse de votre caractère !... Non , vous ne le livrez pas.

O T H O N .

Il le faut , je le dois , je l'ai promis : mais si Christierne s'oublie jusqu'à me rendre complice de quelque cruauté envers l'un ou l'autre , Othon , dès ce moment , n'est plus rien pour lui. Voici Toberne.

SCÈNE XIV.

LEONIE, OTHON, TOBERNE, GUSTAVE, PETERS,
au fond.

TOBERNE, *entrant par la droite.*

Général, je me rends à vos ordres.

OTHON.

Bonjour, brave Toberne : je suis charmé de vous voir ;
je vous desirais vivement pour m'aider à percer certain
mystère... N'aviez-vous pas deux fils à l'armée ?

TOBERNE.

Oui, général ; Alfred et Edgard.

OTHON.

Le premier est un de mes meilleurs officiers, l'autre...

TOBERNE.

A été tué au siège de Stockholm.

OTHON.

Quelle certitude avez-vous de sa mort ?

TOBERNE.

D'abord son absence, ensuite le rapport de plusieurs de
ses camarades qui l'ont vu couché parmi les morts et les
mourans. Le champ de bataille étant resté à nos ennemis,
je n'ai pu me procurer des renseignemens plus positifs.

OTHON.

Si vous alliez le revoir...

TOBERNE.

Edgard ! serait-il possible !

OTHON.

Le prisonnier que je vais vous présenter pourra peut-être
vous en donner des nouvelles. (*Il sort.*)

SCENE XV.

LEONIE, TOBERNE, GUSTAVE, PETERS.

PETERS, *vivement, passant auprès de Toberne, et se retirant de suite.*

Alfred m'a chargé de vous remettre ce billet ; hâtez-vous de le lire : vous n'avez qu'un moment.

TOBERNE, *étonné, prend et lit.*

« Mon frère, Edgard respire : vous allez le revoir ; mais, « au nom du ciel, étouffez pour un moment la voix de la nature, feignez de le méconnaître, ou c'est fait de l'honneur « de votre fils et de la vie de son bienfaiteur. ALFRED. » Expliquez-moi...

LEONIE.

Ce bienfaiteur, celui à qui votre fils doit l'honneur et la vie, le voici : c'est Gustave !

TOBERNE, *étonné.*

Gustave ! (*A part.*) Alfred avait raison. (*A Gustave.*) Vous avez sauvé mon fils : je suis père, je dois vous sauver.

SCENE XVI.

LEONIE, TOBERNE, OTHON, EDGARD, GUSTAVE,
PETERS *derrière Gustave.*

OTHON *entre avec Edgard, suivi du sergent et des gardes.*

Voici, brave Toberne, le prisonnier dont je vous ai parlé ; vous devez le connaître. (*Il les examine.*)

TOBERNE, *s'efforçant de réprimer le premier mouvement de tendresse.*

Pardon, général ; je ne me rappelle pas...

OTHON.

Alfred l'a reconnu pour Edgard.

TOBERNE.

Ce sont, en effet, ses traits... La ressemblance est frap-

pante ; mais le cœur d'un père ne se trompe pas. (*A Edgard.*) Ah ! qui que vous soyez , oui , tenez-moi lieu d'un fils dont j'ai pleuré la mort. Mon âge a besoin d'illusions. (*Il l'embrasse.*) Que je goûte un moment le plaisir de le presser sur mon cœur. (*Othon laisse passer devant lui Toberne qui va à Edgard , il se retourne également vers Léonie , pour donner le tems au père de s'épancher , et à l'instant où il se retourne Edgard dit :*)

EDGARD.

Respectable vieillard ! qu'il me serait doux de pouvoir vous nommer mon père ! Hélas ! vous le voyez , un nom illustre n'est quelquefois qu'un grand malheur : jouissez cependant de l'espoir que le général vous a donné. Gustave , quoique votre ennemi , ne fut ni cruel ni vindicatif ; il a fait soigner ses blessés , il a rendu la liberté à ses prisonniers : peut-être le fils que vous pleurez est-il à la veille de se retrouver dans vos bras.

OTHON.

En attendant Alfred doit vous consoler.

(*Il va à la porte de l'appartement où est Alfred : dès qu'il a le dos tourné , Edgard saisit et baise avec transport la main de son père. Tous les autres expriment par leurs gestes le même sentiment.*)

SCENE XVII.

LEONIE, OTHON, ALFRED, TOBERNE, EDGARD,
GUSTAVE, PETERS.

OTHON, tenant Alfred par la main.

Venez , brave jeune homme , et allez embrasser votre père. J'ai soupçonné un moment vos intentions ; je m'empressai de réparer mes torts en vous confiant le commandement de l'escorte qui doit conduire à Stockholm notre illustre prisonnier. Vous connaissez les promesses de Christierne.

ALFRED.

Permettez-moi , général , de n'en pas profiter ; combattre son ennemi , ou périr les armes à la main , c'est le devoir d'un soldat ; c'est le mien : mais livrer un ennemi désarmé ! recevoir le prix de son sang !...

OTHON.

Alfred , vous repoussez votre fortune.

A L F R E D.

Il me restera l'estime de mon général.

T O B E R N E.

Et la chaumière de ton père.

O T H O N, à Léonie.

Avouez qu'il est glorieux de commander à de pareils hommes ! Il suffit. Le comte de Trolle doit arriver d'un moment à l'autre ; il s'en chargera.

P E T E R S, avec effroi, vivement et bas.

Le comte de Trolle !

L É O N I E, vivement et bas.

S'il nous voit, tout est perdu.

O T H O N.

Quant à vous, jeune homme, ce refus vous honore. Vous perdez une récompense ; mais si, en revanche, vous avez un service à demander, une faveur à solliciter, parlez, je promets de vous l'accorder, ou je me fais fort de vous l'obtenir. (*Il s'adresse à tous indistinctement.*) Qu'il me soit permis maintenant de vous faire jouir des droits de l'hospitalité.

P E T E R S, bas à Gustave.

Demandez votre passeport.

G U S T A V E.

Je serais enchanté, seigneur, de pouvoir accepter votre offre ; mais l'objet de mon voyage est malheureusement si pressé...

O T H O N.

Vous allez être satisfait. Venez, madame. (*Il donne la main à Léonie, puis s'adresse à Edgard.*) Et vous, seigneur, oubliez un instant que nous fûmes ennemis, et ne voyez plus dans Othon qu'un militaire qui, s'il n'était général de Christierne, voudrait être soldat sous Gustave.

(*Othon conduit Léonie vers le cabinet, pendant lequel Gustave remonte la scène. Edgard le suit ; et lorsqu'Othon a le dos tourné pour faire entrer Léonie dans le cabinet, Gustave prend la main d'Edgard, la presse contre son cœur, et se retourne du côté d'Othon dans l'instant où celui-ci revient vers lui pour le faire passer le premier par politesse. Quand ils sont rentrés, le père et les deux fils s'embrassent tendrement. Edgard sort par la porte du fond avec les gardes, et Toberne et Alfred par la droite.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même salon qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONIE, PETERS, GUSTAVE, *entrant vivement ensemble.*

PETERS, *au milieu.*

Vite, pendant que le général est occupé à donner ses ordres pour le départ du prétendu Gustave, concertons-nous sur les moyens de sauver le véritable.

LEONIE.

Hé bien, son passeport?

PETERS.

Est fait et signé : il ne tardera pas à vous l'apporter lui-même.

GUSTAVE.

A quoi me servira-t-il ? Abandonnerai-je mon épouse, mon fils ?...

PETERS.

L'essentiel, en ce moment, est d'éviter la présence du comte de Trolle. Il vient d'arriver au château : il est votre ennemi, il vous connaît ; s'il vous aperçoit, tous nos projets sont détruits.

GUSTAVE.

Que faire ?

PETERS.

Recevoir votre passeport, quitter le château, vous cacher dans la proximité. et vous tenir prêt à me seconder quand j'aurai besoin de vous.

GUSTAVE.

Me séparer de Léonie !

P E T E R S.

Je réponds d'elle.

L E O N I E.

Mais mon fils ?

P E T E R S.

Je viens vous en parler.

L E O N I E.

Est-il dans ce château ?

P E T E R S.

Je le crois dans l'appartement au-dessus de ce salon.

L E O N I E.

Si près de nous !

P E T E R S.

Ecoutez : vous étiez à table , je parcourais la maison pour examiner le local , et connaître les issues : tout à coup des cris d'enfant viennent frapper mes oreilles. Je m'oriente , je descends , je monte ; enfin je parviens à une chambre directement au-dessus de ce salon : la porte en est gardée par un homme à voix rauque , à figure enluminée ; c'est sans doute le concierge du château . J'entre en conversation avec lui , je vante mon attachement pour le comte , sa générosité , en lui montrant une poignée de ducats dont il m'a gratifié. Mon or ne fait point d'effet sur lui. C'est un ivrogne , me dis-je alors ; il faut le prendre par-là. En effet , je ne me plains pas du comte , me dit-il ; mais passer jour et nuit à la porte d'une chambre pour garder un marmot , sans trouver un moment pour boire un coup avec des amis , cela est bien ennuyeux ! Qu'à cela ne tienne , repris-je aussitôt , je suis votre homme ; j'ai là-bas quelques flacons de vin que nous viderons ensemble pour faire connaissance et chasser l'ennui.

L E O N I E.

Hé bien ?

P E T E R S.

Il a accepté : plusieurs bouteilles dans un panier fort et bien ficelé sont entre ses mains ; déjà la troisième est entamée.

L E O N I E.

Mais cet enfant... est-ce bien notre Adolphe ?

P E T E R S.

Toutes mes instances pour le voir ont été inutiles.

G U S T A V E.

Et si c'est lui ?

P E T E R S , *vivement.*

Il est sauvé.

L E O N I E .

Par quel moyen ?

P E T E R S , *vivement.*

Le voici. Le vin est bon , capiteux ; dès qu'il aura fait son effet , je m'empare des clefs , j'entre , je le saisis...

L E O N I E .

Et tu me l'apportes ?

P E T E R S .

Impossible : il faut traverser plusieurs appartemens ; la rencontre d'un domestique... les cris de l'enfant... les sentinelles placées çà et là...

L E O N I E , *douloureusement.*

Je ne le verrai plus !

P E T E R S .

Ne désespérez point : les enfans ont , dit-on , leur providence ; ce doit être aussi celle des mères. Je vous ai parlé d'une corbeille forte et bien ficelée...

L E O N I E , *vivement.*

Ciel ! prenez garde.

P E T E R S .

Tout est prévu , tout calculé. Cette croisée donne sur une terrasse qui aboutit à un bosquet voisin : là , caché , pour plus de sûreté , dans l'épaisseur du feuillage , et les yeux fixés sur la croisée au-dessus de nous , tenez-vous prêt à le recevoir. Dès qu'il sera dans vos bras , gagnez la forêt , et fuyez au château d'Olka ; c'est le lieu de notre rendez-vous : tous les mineurs doivent s'y trouver vers la fin du jour.

L E O N I E .

Hé bien ! que faut-il entreprendre ?

P E T E R S .

Vous assurer , avant tout , si c'est votre fils. Vous avez , plus que personne , le moyen de pénétrer ce secret : le comte est galant , il ne refusera pas à vos instances la vue d'un enfant qu'il vous croit étranger , et dont la présence peut un instant charmer votre solitude.

L E O N I E .

Je le tenterai.

Un coup d'œil... et j'exécute mon projet. (*A Gustave.*) Vous aurez sauvé le fils, je me charge de sauver la mère. Voici le comte. Souvenez-vous du château d'Olka. (*Il passe derrière Gustave, et ils se séparent promptement.*)

SCÈNE II.

LEONIE, OTHON, GUSTAVE, PETERS,

OTHON, un papier à la main, à Gustave.

Puisque vous voulez partir, seigneur, quelque plaisir que j'eusse eu de vous retenir plus long-tems, voici votre passeport; je vous souhaite un heureux voyage.

G U S T A V E.

Recevez, général, le témoignage de ma reconnaissance pour l'accueil gracieux que j'ai reçu ici. Si Christierne vous ressemblait, il n'eût point trouvé un seul ennemi parmi mes compatriotes.

(*Il salue profondément Léonie, en la recommandant d'un coup d'œil à Peters, qui remonte la scène pour rassurer Gustave, tandis qu'Othon va à Léonie.*)

SCÈNE III.

LEONIE, OTHON, PETERS,

OTHON, le suivant des yeux.

Il est bon Suédois; je l'en estime davantage. (*A Léonie.*) Maintenant que je suis débarrassé de Gustave, et qu'il m'est permis de disposer de quelques momens, permettez-moi, madame, de vous renouveler l'aveu d'un sentiment que vous connaissez, sans doute, et que six mois d'absence n'ont fait que fortifier. Je ne sais encore que votre nom: je n'avais pas même besoin de le connaître pour vous adorer; il suffit de vous voir. Je ne vous parlerai ni de mon crédit ni de ma fortune; l'un et l'autre sont l'ouvrage du hasard et bien au-dessous de vos charmes; mais, qui que vous soyez,

madame, j'ose vous offrir ma main, et l'on peut accepter sans rougir celle d'un militaire cher à sa patrie, et estimé même de ses ennemis.

LEONIE, *avec beaucoup de douceur.*

Je sais, n'en doutez point, apprécier votre offre. Cependant, je l'avouerai, j'avais une si haute opinion de votre délicatesse, que je ne m'attendais pas à un langage si contraire aux lois de l'hospitalité.

OTHON.

Pardon, madame... Je sens, en effet, que je me suis oublié... Seulement un mot encore... ne devrai-je rien au hasard qui nous a rapprochés si heureusement?

LEONIE.

Vous lui devez l'avantage d'être mieux connu.... et vous ne pouvez qu'y gagner; mais changeons de discours. (*Avec une indifférence affectée.*) J'ai entendu tout à l'heure un bruit... comme les cris d'un enfant... Vous m'avez parlé du jeune Gustave...

OTHON.

Il aurait pleuré!

LEONIE.

Il est donc dans ce château?

OTHON.

Dans l'appartement au-dessus de nous. Je n'ai point osé le confier à l'escorte qui vient de partir. Mon devoir m'ordonnait de livrer le père; mon cœur me commande de veiller moi-même sur le fils.

LEONIE.

Qu'il doit être intéressant!

OTHON.

L'innocence et le malheur sont des titres sacrés.

LEONIE.

Si jeune encore... et déjà livré à des mains étrangères!

OTHON.

Vous vous attendrissez?

LEONIE.

Je ne le dissimule pas.... son sort me touche infiniment: la sensibilité est la première vertu de mon sexe. (*Embarassée.*) Pardonnez... je vais vous faire une demande... peut-être indiscrete...

O T H O N.

De grâce, parlez madame.

L E O N I E, *avec instance.*

Permettez-moi de voir, d'embrasser cet enfant infortuné : vivant depuis si long-temps au milieu des hommes, il croira, à l'aspect d'une femme, se retrouver pour un moment dans les bras de sa mère... Ce sentiment...

O T H O N.

Est si naturel, que je m'empresse de le satisfaire. (*Il va à la porte.*) Holà! (*Au sergent.*) qu'on amène le jeune Gustave.

P E T E R S, *pendant qu'Othon est à la porte.*(*Bas.*) Ne vous trahissez pas.

O T H O N.

Péters, accompagnez cet officier. (*Péters sort avec lui.*)

L E O N I E.

Ce desir vous paraît sans doute peu raisonnable ; mais il faut pardonner quelque chose aux femmes...

O T H O N.

Il faut plus, madame, il faut leur obéir, surtout quand elles vous ressemblent... Je crois l'entendre...

(*Il fait quelques pas vers la porte pour aller au-devant de Gustave.*)

L E O N I E, *bas.*

Dieu ! si c'est mon fils, donne-moi la force de contenir ma joie.

S C È N E I V.

L E O N I E, P E T E R S E T O T H O N.

(*Péters et Othon tiennent le jeune Gustave par les mains. Le sergent reste en dehors de la porte.*)

ADOLPHE s'échappe de leurs mains, et s'élance vers Léonie.

Ma mère !

L E O N I E, *le reçoit dans ses bras, et le met sur ses genoux.*Mon fils. (*A Othon.*) Il m'appelle sa mère. (*Elle l'em-*

brasse.) Oui, je la serai!... je veux l'être!... Pauvre innocent! ta situation doit intéresser tous les cœurs sensibles. (*A Othon.*) N'est-ce pas, monsieur le comte, qu'il est charmant ?...

O T H O N.

Charmant !

L E O N I E.

Comme il vous regarde !... ses yeux semblent implorer votre pitié.

O T H O N.

Je lui dois davantage, madame : il est sous ma garde, je lui servirai de père.

L E O N I E.

Il n'a plus que vous dans le monde, vous seul!... Que ne m'est-il permis de partager vos soins!... je sens... Non, vous ne concevez pas combien je m'intéresse à ce petit infortuné!... Quel mal a-t-il pu faire pour être, dès son enfance, condamné au malheur?...

O T H O N.

Soyez persuadée, madame....

L E O N I E, *vivement.*

L'idée de le voir sans parens, sans amis, abandonné de toute la nature... Vous êtes sensible, généreux; promettez-moi, quoi qu'il arrive, d'être son appui, son protecteur, son père....

O T H O N.

J'ai fait ce serment à mon cœur; je ne ferais ici que le renouveler. Quelqu'un vient : permettez.

L E O N I E.

Je ne veux point abuser de votre complaisance.

O T H O N.

Peters, reconduisez cet enfant.

(*Léonie, après l'avoir embrassé plusieurs fois, le remet à Peters.*)

P E T E R S, *bas en le recevant.*

Tout est prêt.

SCENE V.

LEONIE, OTHON, SIGBALD.

SIGBALD.

Général, notre détachement vient d'être attaqué par une troupe de mineurs qui s'étaient embusqués à l'entrée de la forêt ; ils nous ont enlevé notre prisonnier. Le commandant demande du renfort.

OTHON.

Contre des gens sans aveu, sans chef, réunis par hasard....

SIGBALD.

Le commandant assure, général, qu'on vous a induit en erreur, et que le prisonnier n'est autre que le fils d'un officier retiré dans ces montagnes.

OTHON.

De Toberne : il se trompe.

SIGBALD.

Il prétend d'autant mieux connaître Gustave, qu'il l'a gardé à vue pendant sa détention à Copenhague. Voici le signalement qu'il a tracé de sa personne, et qu'il m'a chargé de vous remettre.

(Pendant qu'Othon parcourt ce signalement, Léonie jette, à la dérobée, des regards inquiets sur la croisée devant laquelle la corbeille doit descendre : son trouble augmente visiblement pendant le monologue d'Othon.)

OTHON.

En effet.. ce n'est point là le signalement du prisonnier qu'on a enlevé ; il semble bien plutôt désigner l'étranger à qui je viens d'accorder un passeport : taille.... traits.... tout lui convient. Mais pourquoi, s'il n'était Gustave, aurait-il pris ce nom... si dangereux aujourd'hui ?

(Il réfléchit.)

LEONIE, à part, et regardant la croisée.

Dieu, veille sur lui.

OTHON continue.

Alfred, il est vrai, l'a pris d'abord pour son frère ; mais

il a avoué ensuite son erreur ; son père lui-même ne l'a pas reconnu : auraient-ils été d'intelligence pour me tromper ?
(*A Sigbald.*) Faites passer sur-le-champ ce signalement aux postes voisins ; que mes chasseurs se rassemblent dans la cour du château , et qu'Alfred vienne me parler.

(*Il sort.*)

(*Dès que Sigbald est sorti , on voit descendre l'enfant dans un panier à bouteilles , assez grand pour recevoir un enfant de quatre à cinq ans.*)

LEONIE , voyant passer le panier , les mains jointes et les genoux défaillans.

O ciel ! donne-moi la force... (*Elle chancelle.*)

O T H O N , à Léonie.

Excusez , madame. (*Etonné.*) Que vois-je ! vous êtes pâle , tremblante. (*Il la soutient.*)

LEONIE.

Ce n'est rien... une oppression...

O T H O N.

Permettez.... peut-être l'air de la croisée.

(*Il veut la conduire à la fenêtre : elle l'arrête vivement par le bras.*)

LEONIE , vivement.

Non... le grand air me suffoquerait.

O T H O N.

Vous respirez à peine : voulez-vous que j'appelle ?

LEONIE.

Cela n'est pas nécessaire.

O T H O N.

Souffrez que je vous conduise dans l'appartement qui vous est destiné.

LEONIE , cherchant à se remettre.

Bien des grâces ; la douleur est apaisée.

(*Aussitôt que le panier est descendu , Péters paraît dans le fond , et fait signe à Léonie que le projet a réussi.*)

SCÈNE VI.

LEONIE, OTHON, ALFRED.

OTHON , à Alfred, d'un ton sévère , lui faisant signe d'avancer.

Alfred , je pardonne une faute, jamais un mensonge. Point de dissimulation, ou c'est fait de vous : connaissez-vous le prisonnier dont vous avez refusé de commander l'escorte ?

ALFRED.

Oui , général.

OTHON.

Est-ce Gustave ? répondez.

ALFRED.

Non.

OTHON.

Qui est-il ?

ALFRED.

Je l'ai dit ; mon frère.

OTHON.

Pourquoi votre père a-t-il feint de le méconnaître ?

ALFRED.

C'est à lui de vous répondre.

OTHON.

Mais, vous-même , puisque vous l'avez reconnu pour votre frère , pourquoi avez-vous permis que je le livrasse ?

ALFRED.

Pour sauver son bienfaiteur.

OTHON.

Quel était ce bienfaiteur ?

ALFRED.

L'étranger que vous avez accueilli.

OTHON.

Et cet étranger qui était-il ?

ALFRED.

Gustave lui-même.

OTHON.

Gustave ! et vous ne m'avez point averti !

ALFRED.

Vous avertir c'eût été le livrer , et vous ne l'eussiez point fait à ma place.

OTHON.

Votre devoir vous l'ordonnait.

ALFRED.

La reconnaissance me le défendait. Gustave a sauvé la vie à Edgard , et j'étais frère d'Edgard avant d'être soldat de Christierne.

OTHON.

Vous connaissiez mes ordres ?

ALFRED.

Oui , général ; mais je connaissais aussi le respect que vous avez pour les lois de l'hospitalité . . L'homme qui se confie à moi , fût-il mon ennemi , dès ce moment devient sacré pour moi : je combattrai Gustave , mais je ne le livrerai pas.

SCENE VII.

LEONIE, OTHON, SIGBALD, ALFRED,
PETERS *dans le fond près de Léonie.*

SIGBALD.

Général , le factionnaire placé à l'entrée du parc vient de reconnaître Gustave dans l'étranger qui était ici.

OTHON.

Il ne l'a pas arrêté ?

SIGBALD.

Son passeport était signé de vous ; il l'a montré , et a gagné à la hâte la forêt avec un enfant qu'il portait dans ses bras.

OTHON, *vivement.*

Avec un enfant ! m'aurait-on enlevé... (*A Peters, d'un ton sévère.*) Qu'avez-vous fait du jeune Gustave ?

PETERS.

Je l'ai reconduit , seigneur , et renfermé dans son appar-

tement, en présence de l'officier qui m'accompagnait. Je ne dois pas vous cacher que son gardien était tellement pris de vin....

OT H O N.

Mais les sentinelles... (*Il jette un regard sévère sur Alfred, qu'il soupçonne l'auteur de cet enlèvement.*) Restez, et vous, Sigbald, suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

LEONIE, ALFRED, PETERS, dans le fond.

LEONIE, à Alfred.

Homme généreux ! que de peines, de dangers !

ALFRED.

Où serait sans cela le mérite de mon action ? j'ai fait ce que j'ai dû ; c'est là ma récompense.

LEONIE, à Péters.

Le crois-tu en sûreté ?

PETERS.

Il doit être en ce moment dans la forêt ; mais si l'on se met sur-le-champ à sa poursuite, il est à craindre...

SCENE IX.

LEONIE, OTHON, ALFRED, SIGBALD, PETERS.
(*Sigbald et Péters au fond.*)

OT H O N, avec véhémence.

Je suis trompé, trahi. (*A Alfred.*) Rendez-vous aux arrêts jusqu'à mon retour. Péters, préparez-vous à vous justifier. (*A Sigbald.*) Vous, allez vous mettre à la tête des chasseurs ; je vous suis. (*Alfred s'en va à droite, et Sigbald par le fond.*) (*A Léonie.*) Madame, mon devoir m'arrache pour quelques instans d'auprès de vous ; daignez commander ici pendant mon absence : tout ce qui m'environne va recevoir l'ordre de vous obéir.

(*Il salue, et sort par la porte principale.*)

SCENE X.

LEONIE, PETERS.

PETERS.

Le voilà parti : tenez-vous prête à me suivre. Le château d'Olka n'est qu'à peu de distance ; votre époux doit s'y trouver : dans quelques minutes nous partons pour le rejoindre.

LEONIE.

Le malheureux ! comment échapperait-il à tant de recherches ?

PETERS.

La forêt est sombre, les chemins sont difficiles : une fois arrivé au lieu du rendez-vous, il est sauvé. Les mineurs qui ont délivré Edgard sauront défendre Gustave.

LEONIE se jette à genoux.

Ah ! Dieu, Dieu juste, soutien du faible et protecteur de l'opprimé ! toi qui veilles sur des milliers de mondes, laisse tomber un regard de bonté sur l'infortunée qui t'implore ; rends un époux à son épouse, rends un fils à sa mère.

(Elle sort avec Peters.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

*Le théâtre représente un vieux salon gothique ,
une fenêtre au premier plan à gauche, et sur le
devant du même côté un petit banc de pierre
placé de manière qu'il ne gêne pas la scène.*

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, JAK entrent avec circonspection et les armes
à la main.

JAK.

Nous voici au château d'Olka ; j'espère que nous sommes
ici en sûreté. Es-tu blessé ?

EDGARD.

Légalement. Vous avez combattu comme des lions : mal-
heureusement votre attente est trompée ; vous avez cru dé-
livrer Gustave, et Gustave est encore au pouvoir d'Othon.

JAK.

Il n'y restera pas long-tems. Ce château est le lieu désigné
pour notre rendez-vous ; tous nos camarades , divisés en trois
bandes, doivent s'y rendre vers le déclin du jour : celle qui
l'a délivré est à peu de distance ; les deux autres ne tarde-
ront pas...

EDGARD, impatient.

Ils n'arrivent pas... Je crains...

JAK.

Ils auront été obligés de prendre des détours pour échap-
per aux pelotons de chasseurs dispersés dans les environs :
une fois réunis... Paix, j'entends du bruit : ce sont sans doute
nos camarades. (*Il va à la porte du fond.*) Je me trompe ;
c'est le gouverneur, l'inspecteur des mines... quelques sol-
dats... un homme qu'ils entraînent... Voyons s'ils sont en
nombre , et si nous sommes découverts payons de nos per-
sonne. (*Ils se retirent dans les côtés*)

SCENE II.

MARKOF, LE GOUVERNEUR. GUSTAVE, *entraîné par quatre soldats, précédés de Markof et du gouverneur. (Il a les mains liées.)*

MARKOF, *aux gardes.*

Mettez-le ici en attendant les autres. Je réponds que son passeport est faux, ou qu'il a été surpris : c'est le chef de mutins... Il a les mains bien liées : bon !

(On l'assied par terre.)

GUSTAVE.

Arrachez-moi la vie, ou rendez-moi mon fils.

LE GOUVERNEUR.

Je l'ai fait ramener au château d'Upsal ; si c'est votre fils, réclamez-le auprès du général : mais après la révolte que vous avez excitée dans les mines, et la résistance effrénée que vous avez opposée à nos soldats, je vous conseille plutôt d'implorer sa clémence.

GUSTAVE.

L'implorer ! je ne m'avilis pas.

LE GOUVERNEUR.

(Aux gardes.) Allez rejoindre vos camarades, et continuer vos recherches. *(A Markof.)* Vous, informez-vous de la route que les mineurs ont prise. Je vais, de mon côté, examiner les issues du château, et faire placer des sentinelles aux portes. *(Ils sortent.)*

SCENE III.

GUSTAVE, EDGARD, JAK.

GUSTAVE.

Les barbares ! m'arracher mon fils ! quoi ! aucun moyen de s'échapper !

(Edgard et Jak s'approchent avec précaution.)

EDGARD.

Me trompé-je!... Non; c'est lui, c'est Gustave lui-même : il est garrotté. Vite. (*Il coupe les liens.*)

GUSTAVE, étonné, embrassant Edgard.

Quoi ! Edgard ! mon ami ! mon bienfaiteur !...

EDGARD.

Je ne puis que briser tes liens : nous serons libres , ou nous périrons ensemble.

GUSTAVE l'embrasse.

Brave homme ! tu me rends la vie. Mais mon épouse doit se rendre ici ; elle va tomber entre leurs mains : courons...

EDGARD.

Impossible ; toutes les issues sont gardées : ce serait nous perdre.

GUSTAVE, vivement.

Que faire donc ? qu'entreprendre ?

JAK.

Attendre nos camarades qui doivent se réunir à la chute du jour.

GUSTAVE.

Renfermés dans ce château, comment le saurons-nous ?

EDGARD.

Des feux allumés sur le sommet des montagnes nous avertiront de leur arrivée.

JAK.

Encore quelques momens , et nous sommes en force. On déteste , on abhorre ici les Danois : un signal , et tout ce qui habite ces montagnes se joint à nous.

GUSTAVE.

Ils sont Suédois ; on peut compter sur eux.

EDGARD.

En attendant , voici des armes. (*Il lui remet un pistolet.*) - On vient : reprenez votre position : c'est le gouverneur et Markof ; s'ils sont seuls , il faut s'en assurer.

(*Gustave se remet à sa place en reprenant ses liens , qu'il tient de manière à faire croire qu'il a les mains encore attachées. Edgard se retire à droite , Jak à gauche.*)

SCENE IV.

GUSTAVE, MARKOF, LE GOUVERNEUR.

MARKOF, *regardant Gustave.*

Bon , le voici encore tel que nous l'avons laissé.

LE GOUVERNEUR.

Hé bien , les recherches ?

MARKOF.

Se continuent.

LE GOUVERNEUR.

Et quelle nouvelle ?

MARKOF.

Mauvaise ; les dix mille ducats promis pour la tête de Gustave sont... au diable.

LE GOUVERNEUR.

Que veux-tu dire ?

MARKOF.

Que les mineurs , embusqués à quelque distance du château , ont attaqué l'escorte et enlevé le prisonnier.

LE GOUVERNEUR.

Enlevé !

MARKOF.

Et tué plusieurs hommes.

LE GOUVERNEUR.

Le général en est-il instruit ?

MARKOF.

Il est lui-même à leur poursuite à la tête de ses chasseurs. Ils rôdent , dit-on , dans les environs , sans doute pour tenter la délivrance de leur chef que voici. Mais... (*A demi-voix , et d'un ton inquiet.*) tous les habitans de ces montagnes sont sur pied au nom de Gustave ; l'alerte peut devenir générale , et ce qui est pis encore , c'est qu'il ne reste que peu de troupes dans le pays.

GUSTAVE, *d'un ton sec.*

Hé bien , quel est le sort qui m'est réservé ? pense-t-on m'ôter mon fils ?

LE GOUVERNEUR, *d'un ton sec.*

Vous ne tarderez pas à l'apprendre.

GUSTAVE, *d'un ton ferme.*

Je veux le savoir à l'instant.

LE GOUVERNEUR.

Apprenez que ce langage, ce ton élevé...

MARKOF.

Il compte sur le secours de ses camarades.

GUSTAVE, *plus fortement.*

Répondez, me rendra-t-on mon fils ?

LE GOUVERNEUR, *étonné.*

Il menace, je crois..

MARKOF.

Heureusement il a les mains liées.

GUSTAVE, *d'une voix terrible, et se levant.*

Pour la dernière fois, me rendra-t-on mon fils ?

LE GOUVERNEUR, *intimidé.*

Monsieur ! (*Bas à Markof, lui faisant signe d'aller chercher du secours.*)

(*A l'instant où le gouverneur fait signe à Markof d'aller chercher du secours, Markof veut s'en aller en tournant à droite du côté de Gustave qu'il menace. Edgard lui présente un pistolet, et dit : Si tu fais un pas, etc. Jak en fait autant au gouverneur qui a aussi de son côté remonté la scène, et, dans le même instant, Gustave se dégage, et présente à tous deux un pistolet, ce qui augmente leur étonnement, et surtout celui de Markof. Tableau.*)

(*Edgard et Jak font signe, avec le pistolet, à Markof et au gouverneur, de descendre sur l'avant-scène et Gustave remonte la scène, et vient se placer entre le gouverneur et Markof.*)

MARKOF, *bas.*

J'y vais. (*En s'en allant.*) Ah ! monsieur le mutin ! (*Au moment où l'on va sortir, Edgard et Jak lui présentent le pistolet.*)

EDGARD.

Si tu fais un pas, je te tue.

JAK.

S'il t'échappe un cri, je te brûle.

MARKOF, tombant à genoux d'effroi.
Grâce ! grâce !

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, j'ai des ordres.

GUSTAVE.

Il suffit : tous nos camarades doivent se rendre ici ; s'ils rencontraient vos troupes , il faudrait se battre : vous voyez que nous avons tout à gagner , et rien à perdre ; vous ne nous refuserez donc pas un service.

LE GOUVERNEUR.

Lequel ?

EDGARD.

De donner ordre à vos troupes de se retirer des environs.
(*A Jak.*) Camarade , fais monter l'officier du poste. (*Jak sort.*)

(*Gustave prend sa place , et ils tiennent les deux en respect.*)

LE GOUVERNEUR.

Y songez-vous ? il y va de ma place.

EDGARD, vivement.

Il y va de votre vie , vous n'avez pas un moment à perdre ; je vous donne trois minutes : dépêchez. J'entends venir ; c'est sans doute l'officier du poste. (*Avec fermeté.*) S'il échappe un mot , un geste de trahison à l'un ou à l'autre , (*Il montre son pistolet.*) voici notre réponse.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

(*Jak restant à la porte. Gustave et Edgard , placés à côté du gouverneur et de Markof , les tiennent en respect en leur faisant entrevoir le bout de leurs pistolets cachés sous leurs dolimans.*)

GUSTAVE , à l'officier du poste.

Vous n'ignorez pas , monsieur , que Gustave vient d'être délivré par une bande de mineurs qui se sont réfugiés dans la forêt d'Upsal. Ce château n'ayant pas besoin de défense ,

M. le gouverneur vous ordonne de rassembler vos troupes , et de vous mettre sur-le-champ à leur poursuite.

EDGARD.

Cette démarche exige d'autant plus de diligence , que M. le gouverneur risquerait d'encourir la disgrâce de Christiern s'il perdait , par sa lenteur , l'occasion de se ressaisir d'un prisonnier dont la tête est mise à prix.

LE GOUVERNEUR , *indécis , regardant Markof.*

En effet... je crois...

GUSTAVE , *d'un ton persuasif.*

Songez qu'on ne manquerait pas de vous accuser d'intelligence avec lui.

LE GOUVERNEUR.

Mais ne conviendrait-il pas d'en laisser au moins une partie pour garder le château ?

GUSTAVE , *fortement.*

Prenez garde ; les mineurs sont nombreux et déterminés à tout.

EDGARD.

D'ailleurs , vous sentez mieux que personne les dangers qu'il y aurait de vous y refuser.

(*Il lui fait voir le bout de son pistolet.*)

LE GOUVERNEUR.

Je vois... que vos raisons...

EDGARD.

Sont de la dernière importance.

GUSTAVE.

Je dois vous avertir que dans deux minutes il ne sera plus tems.

EDGARD.

Dans deux minutes , entendez-vous ? en voici une d'écoulée , il vous en reste une autre.

GUSTAVE , *avec un air menaçant.*

Je vous conseille d'en profiter.

EDGARD.

C'est le parti le plus sage... vous hésitez ? (*Il fait un mouvement.*)

MARCOF, *bas au gouverneur, et effrayé de ce mouvement.*
Allons, monsieur.

LE GOUVERNEUR, *à l'officier.*

Allez rassembler la troupe, et portez-vous de suite vers la forêt d'Upsal; je ne tarderai pas à vous joindre.

(*L'officier sort; Jak le suit.*)

EDGARD, *après un silence.*

Vous voyez qu'entre braves gens il ne faut qu'un mot pour s'entendre. (*Regardant par la fenêtre.*) Voilà les troupes qui partent; quand elles seront à une certaine distance...

LE GOUVERNEUR.

Je suis leur commandant; vous me permettrez sans doute de me rendre à mon poste.

GUSTAVE, *arrêtant le gouverneur.*

Cela est juste : mais auparavant, répondez-moi : qu'avez-vous fait de mon fils ?

LE GOUVERNEUR.

Je l'ai pris, je l'avoue, pour le jeune Gustave, enlevé du château d'Upsal, et je l'y ai fait reconduire.

SCÈNE VI.

JAK, *à la fenêtre sans la quitter*; EDGARD, GUSTAVE, *un plan plus bas*; MARKOF, LE GOUVERNEUR, *sur le devant de la scène.*

JAK, *accourant.*

Le général Othon vient d'arriver à la tête de ses chasseurs : plusieurs sont blessés; il y a eu sans doute quelque action entre eux et une partie de nos camarades.

GUSTAVE, *à part.*

Dieu ! Léonie et Péters sont peut-être en chemin !

LE GOUVERNEUR, *avec joie à Markof.*

(*Bas.*) Le général est ici : sortons. (*Ils veulent s'en aller.*)
Jak se place à la croisée.

EDGARD, *avec le pistolet, d'un ton menaçant ; Gustave de même.*

Ne bougez pas, ou vous êtes morts. (*A Gustave en le tirant à part.*) Le général a-t-il pénétré votre secret ? sait-il que tu es Gustave ?

G U S T A V E.

Non.

J A K, *de la fenêtre sans la quitter.*

Il traverse la cour, il entre dans le château.

EDGARD, *à Gustave.*

C'est assez, je reprends ton nom et ta place.

J A K, *en quittant la fenêtre.*

Il monte ; le voici : que faire ?

E D G A R D.

User d'adresse.

G U S T A V E.

Ou vendre chèrement notre vie.

S C E N E V I I.

JAK ET MARKOF, OTHON, LE GOUVERNEUR,
d'Othon.

OTHON, *en voyant le gouverneur.*

Quoi ! nous sommes entourés d'ennemis, et vous n'êtes pas à la tête des troupes !

L E G O U V E R N E U R.

Je les ai envoyées à la poursuite du prisonnier enlevé par les mineurs.

E D G A R D, *se montrant.*

Ce prisonnier, général, est devant vous : je vois qu'il est dans la destinée de Gustave de recevoir vos fers.

O T H O N.

C'en est trop ; je sais tout. Soldats, vous me répondez de lui. Edgard, il ne vous reste qu'un moyen d'éviter le châ-timent que mérite votre perfidie, c'est de me découvrir la retraite de celui dont vous avez pris le nom.

E D G A R D.

Général, Gustave fut mon bienfaiteur : puisque j'ai eu le courage de prendre sa place pour le sauver, vous ne devez point me supposer assez lâche pour le trahir.

O T H O N , *aux soldats.*

Qu'on l'emmené.

G U S T A V E , *tourné de manière à n'être pas vu d'Othon.*

Arrêtez. Il n'est plus tems de feindre... vous cherchez Gustave ; le voici.

L E G O U V E R N E U R , *étonné.*

Gustave !

G U S T A V E .

Vous êtes trop juste , général , pour condamner un sentiment généreux ; je me rends , mais je vous demande la grâce d'Edgard.

O T H O N .

Il vous a servi , mais il m'a trompé ; j'honore la reconnaissance , mais je punis le mensonge. (*Aux soldats :*) Obéissez. (*On l'emmené avec Jak. Edgard sort avec les gardes de son côté seulement*)

G U S T A V E , *à part.*

Dieu ! Léonie !!! voilà ce que je craignais.

S C E N E V I I I .

MARKOF, PETERS, OTHON, LE GOUVERNEUR,
LEONIE, GUSTAVE.

O T H O N .

Quoi ! vous ici , madame ! par quel évènement ?... Hé bien, Péters ?

P E T E R S *remis de la première surprise d'avoir trouvé Othon , et après quelques signes à Gustave de ne point se trahir.*

Madame , effrayée des mineurs qui rôdaient autour du château , s'était enfui dans la forêt : je la suivis ; un piquet de vos chasseurs nous rencontre à quelque distance ; je l'appelle , et me fais conduire ici pour la remettre sous votre protection.

O T H O N , au gouverneur.

Le château serait-il menacé ?

L E G O U V E R N E U R .

Je l'ignore; j'y ai fait ramener le jeune Gustave.

L É O N I E , à part et vivement.

Notre Adolphe !

P E T E R S , de même.

Au château !

G U S T A V E , à Othon.

Un enfant prisonnier !...

O T H O N , à Péters.

Prenez dix hommes, et retournez au château; je le mets sous votre garde.

P E T E R S , à Othon.

Il suffit. (*En s'en allant, bas à Gustave et à Léonie.*)
J'en réponds.

(*Il sort.*)

O T H O N , à Gustave.

J'ai promis de veiller sur lui; je tiendrai parole.

S C E N E I X.

L E S P R É C É D E N S , S I G B A L D à la droite d'Othon.

S I G B A L D .

Général, les mineurs, à la tête de plusieurs milliers de paysans, marchent de tous côtés sur nous; ils demandent Gustave à grands cris, et menacent, en cas de refus, de se porter aux derniers excès. Déjà nos avant-postes se sont repliés sur nous: j'attends vos ordres.

O T H O N , à Gustave.

Vous l'entendez, seigneur? je devrais peut-être, pour ma propre sûreté, prendre envers vous les mesures de sévérité que les circonstances commandent; mais j'ai votre parole, c'est assez pour moi; je vous laisse sous la garde de quelques soldats, moins comme un prisonnier que comme un hôte dont les jours me sont confiés. Je cours me montrer aux rebelles (*A Léonie.*) Ne craignez rien, madame; ici, comme partout ailleurs, vous ne cesserez d'être respectée: leur vie me répond

de la vôtre. (*Au gouverneur et à Sigbald.*) Allons, messieurs, partons.

(*Ils sortent.*)

SCENE X.

LÉONIE, GUSTAVE, MARKOF, *dans le fond.*
(*Des soldats aux portes.*)

LEONIE.

Ah, mon ami ! qu'allons-nous devenir ?

GUSTAVE, *bas.*

Vous vous trahissez.

LEONIE.

C'est trop feindre ; je n'ai plus rien à ménager : dussé-je périr, je ne te quitte plus : je suis épouse et mère ; ma place est entre toi et mon fils.

MARKOF, *à part.*

C'est son épouse : bon, nous les tenons tous.

(*Il sort.*)

LEONIE.

Si votre sort est de porter les fers de Christierne : je les partagerai, il verra mes larmes, il s'attendrira.

GUSTAVE.

Il sera inflexible.

LEONIE.

Hé bien ! nous mourrons ensemble.

GUSTAVE.

Ecartez cette idée : Christierne ne demande que moi ; quel intérêt aurait-il à sacrifier un enfant ? Mais vous pourquoi vous exposer à lui ravir une mère ?

LEONIE.

Je fus épouse avant d'être mère. (*Après une réflexion.*) Mais écoute, il me vient une idée : j'ai emporté de l'or, des bijoux pour les besoins de mon voyage : nos gardiens sont des âmes vénales ; tentons...

GUSTAVE, *vivement.*

La corruption !

LEONIE.

Ton danger.

GUSTAVE.

Ma parole.

LEONIE.

Ta vie.

GUSTAVE.

Mon honneur.

LEONIE.

Tu veux périr.

GUSTAVE.

Plutôt que de m'avilir. Christierne fut perfide envers moi ;
je n'imiterai point mon ennemi.

LEONIE.

Quel bruit se fait entendre ? (*Ils écoutent.*) Il continue,
il approche.

GUSTAVE, *allant à la fenêtre.*

C'est un cliquetis... un froissement d'armes...

LEONIE, *à la croisée.*

Dieu ! ils sont aux mains ! des feux sont allumés sur le
sommet des montagnes !

GUSTAVE.

Les habitans accourent de toutes parts , la mêlée est générale. (*Avec enthousiasme.*) Braves dalécarliens ! que ne suis-je à votre tête !

LEONIE, *les mains jointes et élevées.*

Ah ! Dieu , je ne t'implore pas pour moi , mais prête ton appui... donne la victoire au parti le plus juste.

GUSTAVE, *toujours à la croisée.*

Les mineurs sont à leur tête , ils s'avancent... le désordre se met parmi leurs ennemis.

LEONIE.

Il m'a exaucée !

GUSTAVE, *de même.*

Othon résiste encore ; mais ses soldats l'abandonnent , ils fuient... ils rentrent dans le château... on les poursuit.

(*Il revient à Léonie à sa gauche.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SIGBALD.

SIGBALD, à Gustave.

Seigneur, suivez-moi.

GUSTAVE.

De quel ordre ?

SIGBALD.

De l'ordre du général.

GUSTAVE, étonné.

Dans quel lieu ? quel motif ?

SIGBALD.

L'un et l'autre, n'importe ; il compte sur votre parole.

GUSTAVE, avec douleur.

Ah, Léonie ! il le faut, partons.

LEONIE le retient.

Sans moi !... Non, je ne te quitte pas !

SIGBALD.

Permettez, madame.

LEONIE, s'attachant à lui.

Je n'écoute plus rien ; c'est Gustave, c'est mon époux !
Quel est le barbare qui osera nous séparer ?

SIGBALD insiste avec empressement.

Mes ordres sont positifs, madame, et les momens précieux. Je serais au désespoir... entendez-vous ces cris ? soldats !...

(Au mot soldats, le sergent entraîne Léonie, et Sigbald Gustave.)

(A l'instant où Sigbald et le sergent entraînent Léonie et Gustave, on entend des cris, un bruit de trompette, une fusillade qui s'approche ; et au moment où le public croit les deux époux absolument perdus, Gustave, reprenant de l'espoir en entendant ce bruit, se débarrasse de Sigbald, court à sa femme, la prend dans ses bras, la ramène sur le devant de la scène, et à l'instant Edgard et Jak-

entrent à la tête des mineurs, Edgard du côté de Gustave, et Jak du côté de Léonie. (Tableau.)

(Gustave et Léonie se jettent dans les bras d'Edgard. Les gardes, après le tableau, posent les armes, et les mineurs les portent.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS EDGARD, JAK, et peu après OTHON.

EDGARD, le pistolet d'une main, et le sabre de l'autre.

Arrêtez : bas les armes.

JAK, armé de même.

Bas les armes, ou vous êtes morts

EDGARD, à Gustave.

Ma tâche est remplie : tu es sauvé, les Danois ont posé les armes, et voici leur général.

(Othon entre désarmé au milieu de plusieurs paysans dalécarliens armés, et dont un tient son épée.)

(Les paysans forment le cercle fait par les gardes et les mineurs)

GUSTAVE, avec noblesse.

Général, le sort a trompé votre courage, mais sans nuire à votre gloire ni à l'estime qu'inspire un ennemi noble et généreux. Il ne doit plus y avoir de secret entre nous ; voici mon épouse que je vous présente.

OTHON étonné.

Léonie ! votre épouse ?

GUSTAVE.

Elle m'a suivi dans ces montagnes ; le hasard nous a réunis, votre générosité a fait le reste : mettez-y le comble en nous rendant un fils...

LEONIE.

Je me jette à vos pieds.

OTHON la retient.

Arrêtez, madame ma vie est entre vos mains ; mais je n'enfreindrai pas les ordres de mon maître.

G U S T A V E.

Hé bien, mes amis ! mes camarades ! et vous tous, braves Dalécarliens ! vous avez sauvé le père ; allons délivrer le fils.

(*Il se fait un mouvement pour sortir.*)

S C È N E X I I I.

LEONIE, OTHON, GUSTAVE, EDGARD.

(*A l'instant où, on apporte l'enfant, Othon, surpris, traverse le théâtre à gauche.*)

S C È N E X I V E T D E R N I È R E.

PETERS, ALFRED, LEONIE, GUSTAVE jeune,
GUSTAVE père, EDGARD, OTHON.

P E T E R S, accourant et portant en triomphe le jeune Gustave.

Le voici ! le voici !

G U S T A V E.

Notre fils !

L E O N I E.

Notre Adolphe !

P E T E R S le remet à Léonie et Gustave.

Est dans vos bras.

Léonie et Gustave tombent à genoux pour remercier le ciel, en soutenant en l'air le jeune Gustave.)

O T H O N, d'un ton sévère.

Quoi ! Péters...

P E T E R S.

Je suis Suédois, seigneur, et Gustave fut mon premier maître.

O T H O N, à Alfred.

Et vous, Alfred ici contre mes ordres.

A L F R E D.

Seigneur, mon père a besoin d'un appui ; je me retire du service : mais croyez qu'en soignant mon père, je n'oublierai jamais mon général.

(*Gustave, pendant qu'Alfred parle, va prendre l'épée d'Othon pour la lui rendre. La scène ne change point de position jusqu'au moment où la toile tombe.*)

G U S T A V E, à Othon en lui rendant son épée.

Seigneur, voici votre épée ; (*Il prend l'épée de la main des mineurs et la lui remet.*) vous êtes libre : les Suédois savent combattre et apprécier leurs ennemis. (*Aux mineurs.*) Mes amis, préparez-vous à conduire les Danois jusqu'aux frontières de la Dalécarlie : là, vous leur rendrez leurs armes. Qu'une partie d'entre vous serve de garde d'honneur au général. (*A Othon.*) Seigneur vous allez combattre pour Christierne, et moi pour les braves gens qui ont brisé mes fers : nous nous reverrons sans doute aux champs d'honneur. En attendant, allez dire à Christierne qu'il se hâte de venir me chercher au fond de ces montagnes, ou que j'irai moi-même le trouver au sein de la capitale. Et toi, cher Péters, vous, Alfred, et vous, brave et magnanime Edgard, venez, au milieu d'une famille que vous avez réunie, célébrer ce premier triomphe des armes suédoises.

(*Ils se groupent, et la toile tombe.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.







